EX LIBRIS FASSIN

4084/A

N vi.i
18

LE DIADÉME

DES SAGES.

LE DIADÈME
DES SAGES,
OU
DÉMONSTRATION
DE
LA NATURE INFÉRIEURE;

DANS lequel on trouvera une Analyse raisonnée du Livre des *Erreurs & de la Vérité ;* une Dissertation étendue sur la Médecine Universelle, avec une Allégorie sur cette matiere, traduite de l'Original Anglois : la fausseté du système du Sr MEYER sur l'*Acidum Pingue*, ainsi qu'un éclaircissement sur la *Végétation*, qui donnera des preuves suffisantes contre les erreurs qui se sont glissées à ce sujet.

PAR PHYLANTROPOS, Citoyen du Monde

Fœlix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRGILE.

A PARIS,

Chez { MÉRIGOT l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, près la rue Dauphine ;
LESCLAPART, Libraire, Pont Notre-Dame, à côté de S. Denis de la Chartre, à la Ste Famille.

MDCCLXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

L'ESPRIT de l'Homme naît avec le desir de connoître la Nature ; celui qui desire d'y parvenir, doit en étudier les causes par les effets.

Peut-il en appercevoir trop tôt le mécanisme & la connoissance des regles qu'elle suit, pour ne pas approfondir les moyens d'en étudier les principes ? Il se livre, au contraire, à toutes les erreurs

populaires, susceptibles de tout le faux merveilleux, & de toutes les charlataneries dont on se sert pour le tromper.

Il ne s'occupe en général que de ce qui est autour de lui; foible ressource pour connoître la nature de son être! Il est vrai que la connoissance n'en est pas aisée, & ce que je me propose de démontrer est d'une si prodigieuse étendue! Cette science a bien des degrés; l'esprit le plus pénétrant ne peut se flatter d'arriver au dernier; mais la raison

eſt très-ſuſceptible des premiers.

Je ne me flatte pas d'être monté juſqu'au dernier, mais de mettre le Lecteur à portée de pouvoir raiſonner ſur les choſes difficiles, & ſaiſir les conſéquences.

La vérité perſuade, ſans avoir beſoin de paroître avec toutes les preuves; ce qui m'a engagé de démontrer l'évidence d'un Dieu par notre propre exiſtence; l'immortalité de l'ame, par des raiſonnemens ſimples, & à la portée de tout le monde: une

démonſtration de la Nature inférieure, ou Tableau Microcoſmique, avec une Diſſertation intéreſſante ſur la *Médecine Univerſelle*, ainſi qu'une notion curieuſe ſur les nombres myſtérieux de Trois & de Sept, conſacrés dans l'antiquité au ſilence d'Harpocrate.

J'y ai ajouté quelques remarques ſur l'*Acidum pingue* du Sr Meyer, par leſquelles on verra la fauſſeté de ſon ſyſtême ; avec un ample Diſcours ſur la *Végétation*, pour faire connoître les erreurs où

l'on étoit jusqu'à présent que les engrais ou les sels en étoient le principe, & démontrer en même-tems, contre le sentiment de l'Auteur du Livre des *Erreurs & de la Vérité*, que *l'eau* est le *menstrue* des corps ; & non la *terre*, comme on pourra le voir dans ledit Article.

Si l'on ne trouve pas dans ce Traité une élégance & pureté de style, c'est que j'écris dans une Langue qui m'est étrangere.

Je suis habitant de la campagne, où je me délasse,

comme un autre Démocrite, à contempler la Nature, & à feuilleter quelques Livres; j'ai lu celui des *Erreurs & de la Vérité*, par un Philosophe inconnu, dont je respecte le génie & l'éloquence; mais plus je le respecte, plus je suis persuadé qu'il en auroit corrigé quelques articles, s'il les eût examinés avec plus d'attention; & quoi qu'il veuille nous faire entrevoir que c'est un mets de la table des Dieux, j'ose assurer que son système est faux dans certains points. Je ne m'amuse-

rai pas à faire l'analyse du Livre en entier ; mais de certains articles qui paroissent essentiels.

Pour suivre l'Auteur au sujet de la Médecine Universelle, j'ai voulu donner un peu d'étendue à cette matiere, afin de lui prouver en racourci son éloignement sur cet objet.

J'ai ajouté, à la fin de mon Traité, une allégorie sur cette matiere, traduite de l'Original Anglois, qui n'a jamais été traduit, ni copié, dans lequel on trouvera sa-

cilement, avec un peu d'attention, les détours du labyrinthe de Dédale, avec la clef de tout l'Ouvrage.

AVANT-PROPOS.

Les opérations de la Nature ſont ſimples, & les ſyſtêmes des Phyſiciens ſont compliqués: comment peuvent-ils être d'accord? C'eſt cependant de la vérité des ſpéculations, & des expériences des Savans, que l'humanité peut retirer les plus grands ſecours. L'Homme a beſoin d'alimens, la terre les produit, plus ou moins, à proportion de ſes ſoins; peut-il trop approfondir les principes d'une production ſi néceſſaire? Quelle ſcience exige plus ſon at-

tention, que celle d'où dépend ſon exiſtence ? C'eſt ſans doute à une idée ſi conforme au bien général, que nous devons ce grand nombre d'Ouvrages, depuis Hypocrate, ſur la Médecine ; mais quel fruit en a-t-on retiré ? Les uns ont cherché mille ſtratagêmes propres à l'embrouiller dans ſon principe, les autres mille moyens à développer ſon mécaniſme ; ſans ſe ſoucier ſi les loix de la Nature pouvoient ſe ſoumettre à leur hypotheſe.

Quant aux autres ſyſtêmes qui ont paru, aucun n'a pu réſoudre

les difficultés, ni expliquer les phénomenes des maladies; ils ſont allés par différentes routes à des erreurs différentes qui ont encore l'honneur de paſſer pour des axiomes : ce n'eſt qu'en remontant à la ſource, qu'on eſt aſſuré de rencontrer la Nature, de pouvoir ſuivre ſa marche, de remplir ſes vues & ſes indications ; voilà préciſément ce que n'ont pas fait les Médecins, depuis ce grand homme. Ainſi peu ſatisfait de tant de recherches, & de tant d'opinions différentes, j'ai cru que le raiſonnement ſeul n'étoit pas ſuffiſant

dans un système dont la Nature peut, à chaque instant, nous fournir de nouvelles preuves ; je me suis occupé à observer toutes les variétés, pour m'assurer de la vérité ; j'ai parcouru avec soin les Auteurs qui l'ont eue pour guide, & si je présente mon système avec tant de confiance, c'est parce que je crois avoir pour moi la Nature.

LE DIADÊME
DES SAGES,
OU
DÉMONSTRATION
DE
LA NATURE INFÉRIEURE.

PRINCIPES
Et Causes de la Nature.

PAR la Nature, on entend le Monde entier, composé du ciel & de la terre, & de tout ce qui en dépend; c'est-là l'objet de la vraie Philosophie, & ce qu'un Physicien doit savoir; & puisque savoir est connoître les choses par leur cause & leurs principes, il

eſt certain que tout le ſoin d'un Phyſicien doit être de rechercher les cauſes & les principes de la Nature, de tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

Je n'examine pas ici s'il y a quelque différence entre cauſe & principe, car je crois que tout ce qui eſt principe eſt cauſe en ſa maniere de ce dont il eſt le principe; perſonne ne doute que tout ce qui eſt cauſe ne ſoit principe.

Le rapport & la liaiſon de la cauſe & de l'effet ne permettent pas que l'on donne une véritable notion de la cauſe ſans y comprendre l'effet.

La plus noble des cauſes, ſelon les Philoſophes, ſe nomme *efficiente*, puiſqu'à parler proprement, c'eſt elle ſeule qui a un effet, quoique cela ſe faſſe en des manieres différentes.

Si cette cauſe agit par une vertu qui lui ſoit propre, on l'appelle *cauſe principale*; ſi elle n'opere que par la vertu & par l'impreſſion d'un autre, c'eſt une *cauſe inſtrumentale*.

On distingue aussi la *cause universelle*, qui produit plusieurs effets.

Enfin, l'on fait une juste différence de la *cause premiere*, qui est l'Auteur de la Nature, & de la Nature créée, qui comprend les *causes secondes*, qui sont toutes les créatures.

On remarque aussi dans la *cause efficiente*, qui est en acte, plusieurs choses inséparables qui sont de la nature de l'agent, qui est la cause, la vertu qui la fait agir, l'action qui intervient, l'effet qui est produit & le sujet duquel, sur lequel, ou dans lequel il est produit.

DU PREMIER PRINCIPE.

L'EXISTENCE d'une cause premiere, ou d'un premier principe, est si évidente & si nécessaire, qu'on doit la supposer comme une vérité qui se fait connoître par elle-même, & qui ne souffre aucune difficulté, comme je crois le démontrer.

Je suppose, pour cet effet, une vérité connue de tout le monde, que personne ne peut contester sans passer pour ridicule ou insensé.

Cette vérité, qui me servira de principe pour prouver l'existence d'une premiere cause, se tire de notre propre existence : il n'y a rien de si évident & de si certain que ce fait ; savoir, que nous sommes au monde. Le témoignage de nos sens atteste cette vérité ; ce que nous pensons, ce que nous disons & ce que nous faisons, ne nous permet pas de croire que notre existence est une illusion. Il est donc certain, & plus qu'evident que nous sommes au monde : or, nous ne pouvons pas y être de nous-mêmes, & par nous-mêmes, ni par hazard & fortuitement, ni par néceſſité d'être ; il faut donc que nous y soyions par le moyen & par le bienfait de quelqu'autre qui a été l'auteur & le principe libre de l'être que nous possédons. Voilà

donc la premiere cauſe que quelques-uns ont voulu nier, bien établie ſur la vérité de notre être.

Ariſtote, qui enſeigne l'éternité du monde, l'immortalité des ames, admet un infini actuel dans la Nature : ſi le monde eſt éternel, il n'a point eu de commencement ; cette premiere cauſe eſt inutile, voilà une contradiction, puiſque la même raiſon qui prouve le commencement du monde, prouve l'exiſtence d'une cauſe premiere ; & la même, qui prouve cette exiſtence, fait voir que le monde a commencé d'être, & qu'il n'eſt pas éternel.

L'oppoſition & le rapport qui eſt néceſſairement entre le principe qui agit, & le ſujet ſur lequel il agit, y apportent une diſtinction néceſſaire.

Ces preuves paroiſſent aſſez convaincantes pour ceux qui ont quelque lumiere de la raiſon ; & ce ſeroit une penſée ridicule de dire que nous ſommes les cauſes de notre être, puiſqu'il

s'enſuivroit que nous aurions été avant que d'être, que nous nous ſerions donné ce que nous n'avions pas, & que la cauſe & l'effet ne ſeroient qu'une même choſe; ce qui eſt impoſſible.

Ceux qui ſont perſuadés de l'exiſtence d'une premiere cauſe, ſont obligés de lui attribuer toutes les perfections poſſibles dans toute l'étendue de l'être; elle eſt donc non-ſeulement la plus noble & la plus parfaite cauſe, mais elle doit être néceſſairement infinie dans ſon être; elle doit par conſéquent aſſembler dans l'unité toutes les qualités & toutes les perfections de tous les effets qu'elle a produits, ou qu'elle peut produire; car, une cauſe doit néceſſairement poſſéder toutes les perfections des êtres qu'elle a produits, ou qu'elle peut produire, autrement elle donneroit, ou pourroit donner ce qu'elle n'a pas, ni ne peut avoir.

La premiere cauſe ne ſeroit pas ab-

ſolument parfaite, ſi elle n'étoit éternelle, parce qu'elle auroit eu un commencement, & pourroit avoir une fin; & par cette raiſon elle ne ſeroit pas cauſe premiere, ayant reçu l'être d'un autre qui l'auroit dévancé en exiſtence; & par conſéquent cette cauſe que nous ſuppoſons la premiere, ſera cauſe ſeconde, ſera limitée dans ſon être & dans ſes perfections, comme dans ſa durée, & ſe trouvera dépendre d'une autre: quoiqu'en ſuppoſant qu'elle eſt la premiere, toutes les autres dépendent d'elle, & lui ſont ſubordonnées; donc il eſt évident que la qualité de cauſe premiere eſt inſéparable de l'indépendance, de l'éternité, de l'infinité & de l'autorité ſouveraine, & qu'on ne peut reconnoître une cauſe premiere ſans avouer l'exiſtence d'un Dieu.

Si la cauſe premiere a été libre dans la création du monde, il s'enſuit que toutes choſes ont été faites par raiſon,

& par intelligence, & par conséquent sur quelqu'idée & sur quelque modele : mais parce que la cause premiere agit d'une maniere indépendante, elle n'a pu prendre aucun modele de ses productions hors de lui-même, ni travailler sur une, distincte de son être ; ainsi, Dieu n'est pas seulement la cause premiere efficiente, mais aussi la cause exemplaire de toutes choses.

Sur ce même principe, on doit dire que cette cause premiere, qui est Dieu, est la cause finale de toutes choses, parce qu'ayant produit le monde, comme cause libre & intelligente, il s'est proposé une fin proportionnée à sa dignité, c'est-à-dire soi-même & sa propre gloire. Ainsi la cause premiere est nécessairement la fin derniere de ses productions.

DÉMONSTRATION

DÉMONSTRATION

De la Nature inférieure dans l'Analyse de l'Univers.

MOYSE, dans sa narration sur la création du monde, nous fait appercevoir qu'il a parlé par inspiration divine.

On ne peut rien dire au-dessus de ce mot *fiat*, que la lumiere soit faite; la seule volonté du Créateur fait sa puissance, par ce mot seul la lumiere paroît, & est séparée des ténebres; Dieu n'a qu'à vouloir, pour que tout soit fait, rien ne sauroit nous fournir aucune similitude qui répondît à ce point invisible & infini.

Toutefois si l'homme, par les choses créées, & par son ame intellectuelle peut s'approcher jusqu'au Créateur, je pourrai faire voir que l'hom-

me, éclairé par le Pere des lumieres, peut tout, excepté la création.

Nos sens ne sont que les ministres de l'ame; placée, en quelque sorte, dans un Sanctuaire auguste, elle reçoit leurs avis, & se sert d'eux pour tout assujetir. Jusqu'où ne s'étend pas l'empire de l'ame ? à sa voix la toile s'anime, le marbre & le bronze respirent, la terre retentit de concerts ; tout prend une face nouvelle. Les animaux entendent cette voix, & lui obéissent ; les uns, malgré l'énormité de leur masse, viennent avec docilité offrir les services à l'Homme ; l'éléphant se prosterne à ses pieds ; les autres, saisis de crainte, cherchent vainement un asyle dans l'épaisseur des forêts, & dans l'obscurité des antres les plus profonds. L'oiseau qui fend les airs, tombe ; l'agilité des animaux qui courent sur la terre, ne leur est d'aucun secours contre le trait qui les poursuit ; & les gouffres de la mer n'en mettent

pas à l'abri l'immenſe baleine. C'eſt encore trop peu ; l'ame commande aux élémens, & les élémens lui obéiſſent ; l'activité du feu fond les métaux les plus durs ; les vents, ſoumis à des loix, deviennent utiles ; les eaux, oubliant leur pente naturelle, s'élancent dans les airs ; les montagnes ſe courbent ; les fleuves deviennent dociles, & la mer reçoit des barrieres ; les rochers les plus durs ſe façonnent ſous le cizeau ; les arbres gémiſſent, & tombent ſous les coups redoublés de la hache ; les uns & les autres travaillés, deſcendent des montagnes, s'uniſſent, & vont former des Palais & des Cités : tel eſt enfin l'empire de l'ame humaine ſur tout l'ordre phyſique ; elle lance des vaiſſeaux ſur la ſurface des mers ; & l'immenſité de l'océan, qui diviſoit les peuples, ne ſert plus qu'à les unir.

Quelle eſt donc cette ame intelligente, cette reine de la Nature, dont

la puiſſance ne paroît point avoir de bornes ? Si nous conſultons les Philoſophes les plus ſages de l'antiquité ſur ſa nature ; les uns diſent que c'eſt un Dieu, les autres diſent qu'elle eſt une partie de la Divinité. Qu'ils ſe taiſent ces hommes toujours prêts à décider. Il n'appartient qu'à vous, ô Sageſſe ſouveraine, de nous inſtruire ! Qu'il eſt conſolant pour les diſciples de la vérité, de voir que tous les phénomenes ſenſibles vont ſe ranger, comme d'eux-mêmes, autour des divins oracles ! Ainſi nous voyons de nos yeux, nous touchons en quelque ſorte, par une expérience journaliere, l'accompliſſement de cette parole toute-puiſſante :

« Faiſons l'Homme à notre image & » reſſemblance, qu'il commande aux » poiſſons de la mer, aux oiſeaux qui » volent dans les airs, à la terre en- » tiere ; & que tout juſqu'aux reptiles, » qui ont la vie & le mouvement, lui » ſoient aſſujettis ».

D'où proviendroit un empire si absolu ? ce n'est pas de la grandeur & de la force de son corps, un foible enfant assujettit les plus grands animaux. La supériorité de l'Homme vient donc de ce souffle de vie inspiré de la bouche de Dieu même : c'est l'ame intelligente, image de l'Esprit Incréé, qui commande à la matiere. Grande & importante vérité que nous trouvons gravée au-dedans de nous, avec des traits de lumiere, que la soumission de ce qui est au-tour de nous, nous apprend ; que la Nature entiere, en fournissant à nos besoins, nous enseigne.

Partant de ce principe, que l'Homme ne commande à ce qui est sur la terre, & qu'il n'exerce un empire si étendu sur les autres êtres, que parce que son ame, portion la plus noble de lui-même, a été à l'image du Tout-Puissant ; il s'ensuit, avec la derniere évidence, que cet être limité, mais élévé si haut, doit se rapporter à l'Au-

teur de ſon élévation & de ſon être ; que ce rapport eſt un rapport de dépendance ; que la dépendance traîne à ſa ſuite des devoirs ; que les devoirs demandent de la contrainte, & que la contrainte, pour être ſurmontée exige des vertus. Or, quoique la vertu ſoit notre premier devoir, elle n'eſt pas le premier de nos penchans : quoiqu'elle nous conduiſe au bonheur, on trouve néanmoins en elle, au milieu des traits les plus auguſtes & les plus aimables, je ne ſais quoi de grave & de ſévere, qui effarouche & qui révolte les paſſions. A la ſuite des paſſions, marchent la baſſeſſe & l'aviliſſement : en conſéquence on voudroit être moins grand, & être plus libre. On en vient juſqu'à préférer l'eſclavage à la royauté ; & pour juſtifier à ſes yeux l'état indigne où l'on croupit, on briſe les titres de ſa nobleſſe : on ne rougit pas de ſe confondre avec les animaux les plus vils, parce qu'on veut mener une vie animale.

Telle est la véritable origine de ces théories grossieres, où l'on entreprend d'expliquer la supériorité de l'Homme sur les animaux, sans avoir besoin de recourir à la libéralité du Créateur, qui nous a si fort élévés, par une ame intelligente & immortelle au-dessus des autres créatures. Qui le croiroit! des Hommes qui se glorifient du nom de Sages, n'ont pas honte d'être les échos d'un Anaxagore, qui, passant d'une opinion à l'autre, finit par l'Athéïsme, & le doute universel.

De l'union de l'Ame avec le Corps.

QUOIQUE les attributs divers se manifestent dans chaque partie de l'univers, dans leur dépendance mutuelle, & dans leur accord; toutefois, il faut l'avouer, c'est sur-tout dans l'union de l'ame & du corps humain que ces attributs brillent avec un plus grand éclat; puisque c'est par cette action que tout l'ordre physique parvient à son

unique fin, à la gloire de son Auteur. C'est par elle que l'univers entier répond aux vues de celui qui l'a tiré du néant. En effet, plus ce tout sensible est immense & magnifique, plus il offriroit quelque chose de fastueux & d'inutile, si l'Homme n'y eût été placé. A quoi eût abouti la grandeur & la pompe de ce Temple, s'il fût demeuré sans Pontife ?

Il n'appartenoit qu'à une Sagesse infinie de faire entrer dans un culte de reconnoissance & d'amour, des êtres incapables d'amour & de sentiment. Ce plan, au-dessus de toute intelligence créée, fut exécuté au jour à jamais mémorable de la formation de l'Homme. Ce fut dans cette créature nouvelle, que les dons des cieux & de la terre, allant se réunir, la matiere inactive par elle-même, entra en participation du culte & des adorations que l'Homme s'empressa de rendre à l'Etre Suprême. Les hymnes de

louange, que la langue prononça, furent comme la voix de la Nature entiere. Le Créateur inclina l'oreille à cette voix, & ſes yeux ſe tournerent ſur l'Univers, avec une complaiſance nouvelle.

L'union de l'ame & de la matiere, qui ne pouvoit avoir été concertée que par une Sageſſe ſans bornes, exigeoit, pour être opérée, une puiſſance infinie. Il falloit avoir tiré du néant ces ſubſtances, pour pouvoir exercer ſur elles un empire ſi abſolu, & les barrieres que chacune oppoſoit à leur union mutuelle, étoient inſurmontables à toute autre main qu'à celle à qui rien ne réſiſte.

Cette opération de la Toute-Puiſſance, ſi admirable par elle-même, a d'ailleurs de quoi nous intéreſſer infiniment; puiſque c'eſt par elle que nous ſommes, & que nous reſpirons. Si la continuité, qui devroit nous la rendre, & plus chere & plus admira-

ble, l'avilit en quelque sorte à nos yeux ; c'est parce que nous sommes aussi distraits qu'ingrats. Nous sommes nous-mêmes les monumens les plus sensibles de la sagesse, de la puissance & de la bonté divine ; ce n'est toutefois qu'avec peine que nous nous rappellons le souvenir de Dieu, & de ses bienfaits.

Tout nous parle au-dedans de nous-même de son action bienfaisante, & de l'élévation où ce Pere, plein de tendresse, a voulu nous placer. L'union des substances, dont nous sommes composés, a été formée avec un art si merveilleux, que quoiqu'elle soit si intime, on ne sauroit en imaginer une pareille ; cependant la souveraine Sagesse, dont elle est l'ouvrage, a comme tiré entre les substances qui composent l'Homme, des lignes de séparation si sensibles, que pour le confondre, il faut qu'il s'aveugle lui-même de la maniere la plus grossiere.

Ce ſont ces lignes de ſéparation, & des traces viſibles d'une action conſtante de la Divinité qui ſe manifeſtent dans nos ſenſations, que nous allons démontrer.

TABLEAU
MICROCOSMIQUE.

J'AI démontré ci-devant que nos sens étoient les ministres de l'ame, & que Dieu avoit donné à l'Homme l'empire sur tout ce qui existe sur la terre; maintenant je vais démontrer pourquoi il a été nommé *Microcosme.*

Dieu, par la création du monde, ne crut pas que c'étoit assez d'avoir fait de si belles choses; il voulut y mettre le sceau de sa Divinité, & se manifester encore plus parfaitement, par la formation de l'Homme; il le fit, pour cet effet à son image (*a*), & à celle du monde; il lui donna une

(*a*) Pernetti, Fables Egyptiennes, Tome I, page 63.

ame, un esprit & un corps (*a*); & de ces trois choses réunies, il en constitua l'humanité ; il composa le corps du limon (*b*) extrait de la plus pure substance de tous les corps créés ; il tira son esprit de tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Nature, & lui donna une ame faite à son image.

Le corps représente le monde sublunaire composé de terre & d'eau ; c'est pour cela qu'il est composé de sec & d'humide.

L'esprit, infiniment plus subtil, tient comme le milieu entre l'ame & le corps, & leur sert comme de lien.

C'est lui qui par sa vertu ignée vivi-

(*a*) S. Paul aux Thessaloniciens, Ep. 1re, ch. v, & aux Hébreux, ch. iv.

S. Mathieu, ch. 22, v. 37.

Deutéronome, ch. 6, v. 5.

S. Marc, ch. 12, v. 30.

S. Luc, ch. 10, v. 27.

(*b*) Pernetti, Fables Egyptiennes, Tome I, page 64.

fie & meut le corps, ſous la conduite de l'ame, dont il eſt le miniſtre.

L'ame enfin eſt l'image de Dieu-même, & le flambeau de l'Homme.

Si peu qu'un Homme ſenſé ſe réplie ſur lui-même, il reconnoîtra bien-tôt les trois principes de ſon humanité, réellement diſtincts & réunis dans un ſeul individu. Dieu a donc créé l'Homme à ſon image, & l'a formé comme l'abregé de tous ſes ouvrages, le plus parfait des êtres corporels ; auſſi il avoit dit, dans tous ſes ouvrages, *fiat*, que cela ſoit fait : & en faiſant l'Homme, il a dit : *Faiſons l'Homme à notre image ;* c'eſt-à-dire, il a fait le tout en grand, avant d'en faire l'abregé. C'eſt avec raiſon qu'il eſt appellé *Microcoſme*, il eſt le centre où tout aboutit, il renferme la quinteſſence de tout l'univers, il participe aux vertus & aux propriétés de tous les individus.

Le créateur a renfermé dans lui,

comme dans une boëte de Pandore, tous les dons & les vertus des choſes ſupérieures & inférieures, comme n'ayant qu'une même ſource, & même matiere pour principe.

Les os qui ſont ſous ſon enveloppe ſont comparés aux montagnes; la chair eſt priſe pour la terre, les grandes veines pour les grands fleuves, les petites pour les petits qui ſe déchargent dans les grands; la veſſie eſt la mer où ſe déchargent les grands & les petits fleuves. Les cheveux ſont comparés aux herbes qui croiſſent, la bouche lui ſert de pole arctique, le ventre de pole antartique; au lieu d'un feu il a un ſang très-pur.

Le cœur, dans lequel eſt le feu central, qui lui ſert comme de Roi, ſe rapporte au ſoleil du grand monde; la lune ſe rapporte à la tête, la rate à Saturne, le foye à Jupiter, le fiel à Mars, les reins à Vénus, le poumon à Mercure, & ainſi des autres membres

qui ont tous une correſpondance avec les corps céleſtes.

LE ZODIAQUE.

LA tête de l'Homme eſt attribuée au Bélier, le cou au Taureau, les bras aux Gémeaux, l'eſtomac au Cancer, le cœur au Lyon, le ventre à la Vierge, le milieu du corps à la Balance, des parties naturelles aux genoux, au Sagittaire, les genoux au Capricorne, les jambes au Verſeur d'eau, & les pieds aux Poiſſons; enfin l'Homme eſt regardé comme le monde en mignature.

L'on voit, par le détail ci-deſſus, que toute la machine du monde ne compoſe qu'un corps dont toutes les parties ſont liées par des milieux qui participent des extrêmes, ce lien eſt caché, ce nœud eſt ſecret, mais il n'eſt pas moins réel.

Le corps de l'Homme tire ſa nourriture de la plus pure ſubſtance des trois

regnes de la Nature, qui passent successivement de l'un dans l'autre, parce qu'il en est la fin, le complement & l'abregé : ayant été fait de terre & d'eau, il ne peut se nourrir que d'une matiere analogue, c'est-à-dire d'eau & de terre, & ne peut manquer de s'y résoudre.

L'esprit se nourrit de l'esprit de l'univers, & de la quintessence de ce qui le constitue.

L'ame enfin de l'Homme s'entretient de la lumiere divine dont elle tire son origine.

L'Homme étant donc l'abregé de toute la Nature, doit apprendre à se connoître, comme étant le précis & le raccourci d'icelle.

Par sa partie spirituelle, il participe à toutes les créatures immortelles, & par sa partie matérielle, à tout ce qui est caduque dans l'univers.

Il est constant que le petit monde est fabriqué à l'exemple du grand

monde, & que Dieu a introduit à ce dernier un esprit de vie universel, qui environne l'univers ; cela étant reçu, la même chose doit se rencontrer au petit monde ; tellement que la connoissance des deux donne celle de tout l'univers, & de la nature des choses ; car de la connoissance du monde sensible, nous venons à celle du Créateur (*a*) ; & quiconque ne viendra pas à la connoissance du principiant par celle du principié, sera dans des perpétuelles ténébres.

Il est vrai que celui qui n'aura pas la connoissance des choses corruptibles, n'arrivera jamais à celles des permanentes. Ce que semble dire l'Apôtre Saint Paul aux Romains, Chapitre premier, que les choses invisibles de Dieu se rendent manifestes & visibles à

(*a*) *Per creaturam creator intelligitur*, dit S. Augustin.

la créature par celles qui ont été faites de lui.

C'eſt pourquoi Saint Chryſoſtome, ſur la Géneſe, dit « qu'il faut de la » contemplation des créatures monter » & parvenir au Créateur ; & que » ceux-la, dit-il, ſont bien ignorans » & dépourvus d'entendement qui, » des créatures, ne peuvent atteindre » à la connoiſſance du Créateur ».

Après ce qui a été dit ci-deſſus, que l'Homme eſt l'harmonie du grand & petit monde ; il faut donc avoir recours aux biens de l'un pour réparer l'autre.

Si cet eſprit univerſel vivifie, nourrit & maintient par une irrigation continuelle de la liqueur vitale & végétative, l'être & la vie de tous les compoſés élémentaires leur donnant les vertus, les forces & les propriétés ; il aſſemble & lie les deux extrêmes, forme & matiere, qui par leurs actions contraires ſeroient dans une mortelle ſiccité

Les raisons alléguées ci-dessus, démontreront que l'Homme symbolise, par son ame intellectuelle, au monde céleste, représentant en lui l'image de la Divinité, pourquoi le Sage connoît l'Unité en la Trinité, & l'adore, puis il communique aux mortels la puissance qu'il a reçue du Créateur.

REMARQUES

Sur l'Acidum Pingue *du Sr MEYER.*

EN considérant de près la séparation des eaux inférieures avec les supérieures (*a*), nous avons lieu de croire que ces eaux n'étoient qu'une vapeur aqueuse, ou une ténébreuse humidité ; car si entre toutes les substances créées, la seule humidité est un sujet capable de recevoir toutes les formes, elle peut être, par conséquent, le sujet sur lequel a roulé tout l'ouvrage de la création.

Ce chaos ténébreux étant, informe & une masse confuse propre à toutes les formes, & indifférente pour toutes, devoit nécessairement avoir l'essence d'une vapeur humide.

On remarque toujours que dans

(*a*) Gen. ch. pr. v. 6.

toutes les productions du monde inférieur, les spermes sont revêtus d'une humeur aqueuse, & que les semences des végétaux étant jettées en terre, pour y être réincrudées, se réduisent en humidité mucilagineuse, & il ne se fait point de génération en quelque regne que ce soit, qu'auparavant les spermes ne soient réduits en leur premiere matiere, vrai chaos, que le Philosophe doit parfaitement connoître.

L'on voit par-là que cette matiere aqueuse, ou vapeur ténébreuse, a été sans doute la premiere matiere de cette masse informe, & de cet embryon du monde, qui devoit servir de base & de fondement à toutes les générations.

La premiere matiere est double; c'est-à-dire soufre & mercure (non les vulgaires), qui est une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philosophes, *humide radical* ou *mercure des corps*.

Voilà le vrai *acidum pingue* que Meyer a cru faire voir, comme un caustique que l'on peut trouver, selon lui, dans la chaux, ou autres pierres calcaires, c'est-à-dire, un caustique par excellence. Je soutiens le contraire, & qu'on ne pourra jamais trouver dans une chose morte; l'*acidum pingue* n'est point caustique, au contraire, il est benin, c'est l'ame de la Nature, le feu joint à l'humidité, qui est le principe de vie de tous les mixtes, c'est la forme informant jointe avec la matiere, l'agent & le patient de la Nature, l'actif & le passif; enfin c'est la premiere matiere de tous les corps créés, par conséquent un esprit de vie, qui ne peut se trouver que dans les corps vivans & animés; qui seroit, au contraire, destructif, s'il étoit caustique, parce que tout caustique porte avec lui la destruction de tous les composés. Pour si peu qu'un Physicien veuille étudier la Nature, avec un peu

d'attention, il verra que les trois regnes qui la composent sont sujets à des changemens & à des vicissitudes, surtout dans le regne animal & végétal, qu'ils sont sujets à corruption, & que cette corruption est une nouvelle vie, qui ne peut se reproduire qu'en revenant au principe, qui est la premiere matiere, par la réincrudation que cette premiere matiere est très-mucilagineuse, comme je l'ai démontré ci-dessus, & que nous le remarquons à toutes les semences que l'on met en terre.

L'art, aidé par la Nature, le démontre assez dans le regne animal; & dans le regne minéral l'on trouve que le mercure, mêlé avec le soufre, est cette premiere matiere si recherchée des Savans, & qui n'est apperçue que des vrais Philosophes, eux seuls en ont la clef. Voilà le vrai *acidum pingue* qu'on ne pourra jamais trouver dans des corps qui ont souffert la violence du feu, parce qu'on ne peut trouver une chose

chose vivante dans aucun corps qui aura passé par la corrosion ou la fusion ; la Nature ne violente rien, comme l'art le fait par la Chymie.

Nous voulons dissoudre, nous ne faisons que séparer les parties ; la Nature fait le contraire ; elle n'a q uedeux objets, dissoudre & coaguler, séparer le pur de l'impur, ne s'assimile qu'avec les parties homogenes, & rejette celles qui lui sont hétérogenes ; au lieu que l'art mêle les unes & les autres, sans distinction & connoissance de cause. L'on ne peut appeller dissolution que ce qui est de la même nature ; car l'eau régale ne dissout pas l'or, ne fait qu'en séparer les parties, ne pouvant se les rendre semblables, n'étant point de la même nature, étant deux corps opposés. J'appelle dissolution, deux corps semblables, ou du même genre, comme la glace dans l'eau chaude, le sel fondu dans l'eau, &c. parce que ces corps étant homogenes, s'assimi-

lent entr'eux, & font voir une vraie diſſolution.

Si MM. les Phyſiciens euſſent bien fait attention à la génération des mixtes, ils n'auroient pas eu tant de peine à trouver dans leur production de quoi ſe ſatisfaire ſur la nature de cet *acidum pingue* ſi longtems recherché ; ils auroient reconnu l'erreur où ils ont été juſqu'à préſent.

DISSERTATION

Intéreſſante au ſujet de la Médecine Univerſelle.

JE ne doute point que les Philoſophes Hermétiques ; qui ſont dans le ſecret ſpagirique, ne s'élevent contre moi, de parler avec trop de clarté ; en effet, ils auroient raiſon, ſi l'honneur de Dieu, & l'utilité du prochain n'avoient pas plus d'autorité que leur conſidération particuliere ; ce n'eſt qu'aux Enfants de Doctrine, que j'adreſſe la parole, que j'ouvre aujourd'hui les ſecrets de la Philoſophie occulte, pour y faire voir à l'œil, & toucher au doigt, la véritable interprétation des écrits des Sages, deſquels les habitans de la montagne chymique ſe ſont ſervis pour cacher leur Terre aux impies ennemis jurés de Dieu, & des doctes nourriſſons de la Nature ; & par ce

moyen ayant découvert la verité de cet art, vous confeſſerez qu'il eſt licite, utille, honnête & vertueux, car *David*, *Salomon*, *Eſdras* nous en rendent témoignage.

Or, ſi les Rois prophanes & ſacrés ont eu connoiſſance de la Médecine, les ſaints Perſonnages ne l'ont pas ignorée. Saint Thomas l'a pratiquée ; il eſt tellement utile d'en connoître le principe, que j'oſe dire, que ſans lui, notre vie n'eſt qu'une mort, notre repos, un tourment ; notre calme, une mer orageuſe agitée des flots écumeux de toutes ſortes de miſéres ; car outre que Dieu, par ce moyen, nous rend poſſeſſeurs d'une ſource de biens, & d'une ſanté non défaillante, il nous donne encore la ſcience & la ſageſſe, avec la clef pour ouvrir le cabinet de la Nature, & nous rendre poſſeſſeurs de ſes effets les plus cachés. C'eſt pourquoi on peut dire, avec vérité, que tous les arts ont puiſé de celui-ci tous les mo-

déles, comme les plus grands Sculpteurs tiroient les meilleurs traits & linéamens, pour leurs ouvrages, de la seule statue de Policlitus. Tellement qu'étant possesseur de cette science, notre vie est environnée de murailles si fortes, que nous pouvons dire hardiment : viennent les maladies, la pauvreté; viennent les chagrins, les soucis & les pertes, elles ne feront aucune breche à cette citadelle ; laquelle étant toujours à l'épreuve de toutes les tempêtes & bourasques de la mer, de tous les accidens de la terre, des changemens des airs, & des influences célestes, en brave tous les effets; tellement qu'on n'aspire, après le comble de tout ce qu'on peut souhaiter sur la terre, à autre chose qu'au bonheur éternel, lequel est la jouissance du Créateur de toutes choses; & pour parvenir à un si grand bien, plusieurs personnes, de toutes qualités & conditions, se sont opiniâtrées à la recher-

che de la *poudre* qu'on appelle de *projection* ou *transmutation*, sans en connoître la matiere, ni la façon de la mener à sa perfection; aussi plusieurs d'entr'eux, trompés dans leur bousso-le, faisant ancre à toutes eaux, agités du vent de leurs erreurs, se sont détournés du vrai chemin de *Colchos*, navigeant au golfe de leur évidente ruine : car c'est un axiome très-véritable, que, *qui ne sait ce qu'il cherche, ne sait ce qu'il trouvera.*

Combien de maisons perdues! combien de sommes dépensées par ces soufleurs chimériques! Faites donc, beaux & rares esprits, provision de la grace du Tout-Puissant, & puis vous irez, chers nourrissons de la Nature, goûter le doucereux nectar cueilli dans les jardins d'icelle, en vous armant *de fide & taciturnitate;* & ayant ouvert le cachot d'Hyppocrate, descendu dans le puits de Démocrite, & dévoilé la nuit d'Orphée, vous rencontrerez le cin-

quième élément intérieur, propre à la seule essence des corps, unique fondement de tout individu, qui a été nommé *multiforme*, ayant toutes sortes de noms. Ils l'ont appellé *Mercure*, parce qu'il s'accommode à tout ; cet esprit vital se *métallise*, se *végétalise*, & *animalise*, & ce, en une infinité de différentes especes.

Ils l'ont nommé *azoth*, parce qu'il est Médecine universelle, *nullus morbus contra quem non sit inventa medicina.* L'Eccléfiaste dit : *medicina est gratia data à Deo, cujus fundamentum non sunt Academici Libri, sed invisibilis misericordia Dei & donum ;* tellement qu'étant un acte de la miséricorde de Dieu, elle peut être dite sans blasphême Déesse de la santé & du bonheur. Or, entre toutes les vocations dont l'Homme puisse être pourvu en ce monde, il n'y en a point de plus honorable, plus vraie, plus excellente & divine que la Médecine ; je n'excepte

ni la Juriſprudence avec l'abyme des Loix; ni l'Arithmétique, avec la confuſion des nombres; ni la Muſique, dans le charme de ſes concerts; ni la Géométrie avec ſes meſures; ni l'Aſtronomie, avec ſes ſpheres : enfin, je n'excepte aucun des arts. La Médecine eſt le modele le plus accompli de tout ce qu'on a de plus rare; auſſi qui dit la Médecine parfaite, dit en un mot, l'*Encyclopedie*; car elle contient tellement toutes les autres ſciences & arts en elle, que quiconque ſeroit ſi oſé d'en ſéparer quelqu'une, ce ſeroit détruire entiérement tout le compoſé; (ſemblable en cela aux ſtatues de Phidias, ce fameux Sculpteur, dont l'antiquité a reſervé la mémoire juſqu'à preſent, qui étoient bâties de tel artifice, qu'une pierre s'éboulant en cauſoit la ruine totale), ſujet pour lequel l'eſprit de l'Homme trouve dans la Médecine (c'eſt-à-dire dans la vraie) un eſpece de repos, qui contient toutes les au-

tres sciences: ce qu'il ne feroit en aucune séparément; & quoique la Médecine soit la plus grande joie des Hommes, l'unique bien de la vie, un don de Dieu, & que tous ses effets sont autant de miracles, les Hommes les plus barbares en ont tellement cheri les sectateurs, qu'ils leur ont dressé des statues, comme aux Dieux immortels.

Je dis donc que la Médecine Hermétique est vraie, parce qu'elle est de la création de Dieu, & partant ses regles très-certaines: d'autant (comme dit le Philosophe), que Dieu & la Nature ne font rien en vain. L'Ecclésiaste nous l'apprend en ces termes: Le *Souverain a crée la Médecine de la terre &c.* & un peu plus bas: *l'eau amere ne fut-elle pas faite douce par le bois; la vertu d'iceux est pour la connoissance des Hommes.* Et presque dans tout ce Chapitre le Sage ne parle que de l'excellence & vérité de la Médecine, mon-

trant que Dieu en eſt l'auteur, & partant elle eſt très vraie. Sur quoi il faut noter qu'il dit que l'eau amere fut faite douce par le bois, voulant dire que par la préparation des remedes tirés de la terre, & méthodique adminiſtration d'iceux, les maladies ſont bientôt guéries. Ce qu'on peut appeller *l'Ambroſie des Dieux*, ou *Elixir des Philoſophes* ou Sages, comme on pourra le voir dans mon Traité de l'*Ambroſie*, traduit de l'Anglois, à la fin de cet Ouvrage.

O ſainte & admirable Nature! dit un Philoſophe qui ne permet pas que l'Artiſte s'éloigne jamais de la certitude de ſon art, s'il te prend pour regle & niveau de toutes ſes opérations.

Ces exemples, que je tire des effets de l'Archée & Vulcain, dans le Microcoſme, ne s'éloignent nullement de la vérité.

On ne ſera point ſurpris, comme je l'ai annoncé, des remarques que je

ferai ſur quelques articles extraits du Livre des *Erreurs & de la Vérité*, & de trouver, en même-tems, des Diſſertations un peu étendues ſur la Médecine univerſelle, & ſur la Végétation.

PENSÉES
DE L'AUTEUR
Du Livre *des Erreurs & de la Vérité.*

DE LA VOIE
De la Réhabilitation.

« IL ne faut pas non plus être étonné
» des ressources qui restent à l'homme
» après son crime ; c'étoit la main d'un
» pere qui le punissoit, & c'étoit aussi
» la tendresse d'un pere qui veilloit
» sur lui lors même que sa justice l'é-
» loignoit de sa présence. Car le lieu
» dont l'Homme est sorti est disposé
» avec tant de sagesse, qu'en retour-
» nant sur ses pas, par les mêmes
» routes qui l'ont égaré, cet Homme

» doit être sûr de regagner le point » central de la forêt, dans lequel seul » il peut jouir de quelque force, & » de quelque repos.

» En effet, il s'est égaré, en allant » de quatre à neuf, & jamais il ne » pourra se retrouver qu'en allant de » neuf à quatre. Au reste, il auroit » tort de se plaindre de cet assujettisse- » ment; telle est la loi imposée à tous » les êtres qui habitent la région des » peres & des meres, & puisque » l'homme y est descendu volontaire- » ment, il faut bien qu'il en ressente » toute la peine. Cette loi est terrible, » je le sais; mais elle n'est rien, com- » parée à la loi du nombre *cinquante-* » *six*, loi effrayante, épouvantable » pour ceux qui s'y exposent; car ils » ne pourront arriver à soixante-quatre » qu'après l'avoir subie dans toute sa » rigueur.

» Cependant, en le punissant ainsi, » son pere ne voulut pas lui ôter tout

» eſpoir, & l'abandonner entiérement » à la rage de ſes ennemis ; touché de » ſon repentir & de ſa honte, il lui » promit qu'il pourroit, par ſes efforts, » recouvrer ſon premier état ; mais » que ce ne ſeroit qu'après avoir ob- » tenu d'être remis en poſſeſſion de » cette lance qu'il avoit perdue, & qui » avoit été confiée à l'agent par lequel » l'Homme étoit remplacé dans le cen- » tre même qu'il venoit d'abandonner.

» C'eſt donc à la recherche de cette » arme incomparable, que les hommes » ont du s'occuper depuis, & qu'ils » doivent s'occuper tous les jours, » puiſque c'eſt par elle ſeule qu'ils peu- » vent rentrer dans leurs droits, & » obtenir les faveurs qui leur furent » deſtinees ».

Si l'Homme veut regagner le point central, dont il s'eſt égaré par ſon orgueil, il faut qu'il s'étudie ſoi-même, qu'il revienne ſur ſes pas, juſqu'à l'unité du principe ; il le peut avec un peu de

peine ; il ne recouvrira jamais (dans le ſenſible) l'immortalité qu'il a perdue, par ſa propre faute, comme je le ferai voir plus bas.

On ne doit pas être étonné que l'Homme qui ne ſe connoît pas lui-même, ignore les décrets de la Providence, qu'il raiſonne ſans fin & ſans ſuccès, ſur une infinité de choſes ſenſibles qu'il a ſous les yeux ; que ſa raiſon échoue, lorſqu'il veut juger par ſes foibles idées, des deſſeins du Créateur, & de la maniere dont il opere.

Les attributs de la Divinité ſe manifeſtent dans chaque partie de l'Univers, par leur dépendance mutuelle & leur accord ; c'eſt ſurtout dans l'union de l'être intellectuel, & le ſenſible, que ces attributs brillent avec le plus grand éclat ; puiſque c'eſt par cette union que tout l'ordre parvient à ſon unique fin, & à la gloire de ſon Auteur ; c'eſt par elle que l'Univers entier doit

répondre aux vues de celui qui l'a tiré du néant.

Cela seul doit porter l'Homme à adorer Dieu dans toutes ses divines perfections ; car (suivant la tradition & les Peres) il avoit été créé immortel dans le Paradis terrestre, comme on le voit par le Chapitre II de la Genese, v. 17. Toutefois, peu de personnes ont sçu rendre raison suffisante pour preuve de cette immortalité.

Personne ne doute que tout ne soit sujet à corruption, & qu'il ne puisse se séparer, raison pour laquelle, il est difficile de faire voir l'Homme immortel : mais voici comme je le ferai entendre.

Dieu avoit créé le Paradis terrestre des vrais élémens, non-élémentés très-purs, tempérés, & conjoints ensemble en leur plus grande perfection, de manière que, comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également, & très-parfaitement con-

joints, devoit être incorruptible & immortel ; car l'égale & parfaite conjonction ne peut souffrir de désunion.

L'homme créé de ces élémens incorruptibles, conjoints ensemble, par une juste égalité, en telle sorte qu'il ne pouvoit être corrompu, c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité.

Mais après que l'Homme, par sa désobéissance, eût transgressé les Commendemens de Dieu, il fut banni du Paradis terrestre, & Dieu le renvoya dans le monde corruptible & élémenté, dans lequel, ne pouvant vivre sans nourriture, il fut contraint de se nourrir des élémens élémentés, corruptibles, qui infecterent les purs élémens dont il avoit été créé, & ainsi il tomba peu-à-peu dans la corruption, jusqu'à ce qu'une qualité prédominant sur l'autre, tout l'entier composé ait été corrompu, qu'il ait été attaqué de plu-

sieurs infirmités, & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit suivie.

Le Créateur lui a conservé son ame immortelle, l'ayant créé à son image, & formé comme l'abrégé de tous ses ouvrages, le plus parfait des êtres corporels, par son ame intelligente & immortelle, lui a donné tous les dons & les vertus des choses supérieures & inférieures; il a fini l'ouvrage de la création par la formation de l'Homme, ayant créé tout l'Univers en grand avant d'en faire l'abrégé, c'est pourquoi il est nommé *Microcosme*.

Le moyen artificiel de se conserver la vie heureuse a été de tout tems le premier & principal objet que les Hommes raisonnables & sensés de toutes les Nations du monde, ont eu naturellement à cœur, par-dessus tous les autres devoirs de l'humanité; ils y ont toujours dirigé leurs vœux, leurs recherches, leurs peines, leurs travaux, la plupart même en ayant fait

le ſujet & l'acte de leur Religion, adoroient les vertus divines, infuſes en la Nature, ſous l'idée d'une première cauſe, préſidant à tout pour faire leur bonheur; c'eſt de cette ſource que la Philoſophie a pris naiſſance.

De tout tems les Hommes ont penſé, réfléchi, médité; ce grand ſpectacle de l'Univers a dû les frapper d'admiration, & piquer leur curioſité naturelle.

Né pour la ſociété, l'Homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément & ſatisfaction; ne dût-il pas ſentir, en ſe repliant ſur lui-même, que la conſervation de ſon être n'étoit pas un objet moins intéreſſant; & penſeroit-on qu'il ſe ſoit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui étoit autour de lui?

Sujet à tant de viciſſitudes, en bute à tant de maux, fait d'ailleurs, pour jouir de tout ce qui l'environne, il a

ſans doute cherché les moyens de guérir ſes maladies pour conſerver plus longtems une vie toujours prête à lui échapper.

Il ne lui a pas fallu méditer beaucoup, pour concevoir & ſe convaincre que le principe qui conſtitue ſon corps, & qui l'entretient, étoit auſſi celui qui devoit le conſerver dans ſa manière d'être : l'appétit naturel des alimens le lui indiquoit aſſez. Mais il s'apperçut bientôt que ces alimens, auſſi périſſables que lui, portoient dans ſon intérieur un principe de mort avec le principe de vie.

Il fallut donc raiſonner ſur les êtres de l'Univers, méditer longtems pour découvrir ce fruit de vie, capable de conduire l'Homme preſqu'à l'immortalité.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir apperçu ce tréſor à travers l'enveloppe qui le couvre & le cache aux yeux du commun, pour faire de ce fruit l'uſage

qu'on se proposoit, il étoit indispensable de le débarrasser de son écorce, & de l'avoir dans toute sa pureté primitive. On suivit la Nature de près, on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus, & dans leur destruction : non-seulement on connut que ce fruit de vie étoit la base de toutes ses générations, mais que tout se résolvoit en ses propres principes.

On se mit donc en devoir d'imiter la Nature, & sous un tel guide, pouvoit-on ne pas réussir ? A quelle étendue de connoissances cette découverte ne conduisit-elle pas ? Quels prodiges n'étoit-on pas en état d'exécuter, quand on voyoit la Nature, comme dans un miroir, & qu'on l'avoit à ses ordres.

Peut-on douter que le desir de trouver un remède à tous les maux qui affligent l'humanité, & d'étendre s'il étoit possible, les bornes prescrites à

la durée de la vie, n'ait été le premier objet des ardentes recherches des Hommes, & n'ait formé les premiers Philoſophes? Sa découverte dût flatter ſon Inventeur, & lui faire rendre de grandes actions de graces à la Divinité, pour une faveur ſi ſignalée.

Mais il dût penſer, en même tems, que Dieu n'ayant pas donné cette connoiſſance à tous les Hommes, il ne vouloit pas, ſans doute, qu'elle fût divulguée, il fallut donc n'en faire participant qu'à quelques amis; auſſi Hermès Triſmégiſte, Egyptien, le premier de tous les Philoſophes connu avec diſtinction, ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite, à des perſonnes dont il avoit éprouvé la prudence, & la diſcrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe, & cette découverte ſe répandit dans tout l'Univers.

Dieu lui avoit pour ainſi dire, infuſé les Arts & les Sciences, afin d'en inſ-

truire le monde entier ; mais cependant, il sentit bien qu'il n'étoit pas à propos de découvrir les Mystères trop sublimes de la Nature & de son Auteur, à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur.

Il fit choix, pour cet effet, d'un certain nombre d'Hommes, qu'il reconnut les plus propres à être dépositaires de son secret, & seulement entre ceux qui pourroient aspirer au trône ; il les établit Prêtres du Dieu vivant, après les avoir rassemblés, les instruisit de toutes les Sciences & les Arts, en leur expliquant, ce que signifioient les symboles, & les hyérogliphes qu'ils avoient imaginés.

Un Auteur Hébreu, du Livre qui a pour titre, *la Maison de Melchisedech*, parle d'Hermès en ces termes : « La » Maison de Canaan vit sortir de » son sein un homme d'une sagesse con- » sommée, nommé Adris, ou Hermès. » Il institua le premier des Ecoles, » inventa

» inventa les Lettres & les Sciences; il » apprit aux Hommes l'ordre des tems; » il leur donna des Loix, & leur mon- » tra la manière de vivre en ſociété, » &c. »

Dans le nombre de ces Arts & Sciences, il y en avoit une (c'étoit l'art de guérir les maladies) qu'il ne communiquoit à ces Prêtres qu'à condition qu'ils la garderoient pour eux, avec un ſecret inviolable. Il les obligea, par ſerment, à ne la divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auroient été trouvés dignes de leur ſuccéder : les Rois leur défendirent même de la révéler ſous peine de la vie. Cet art étoit appellé *l'art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas (*de mirabilia Mundi*) de Mahumet-Ben-Alsmachaudi, dans Gelaldinus, Hiſtoire d'Egypte.

» *Fuit autem nacraus Artis Sacerdo-* » *talis & Magiæ peritus; fecit autem* » *mirabilia multa magna*, » *&c.*

Alkandi (*ibidem*) fait mention d'Hermès dans les termes suivans :

» Du tems d'Abraham, vivoit en » Egypte Hermès, ou Idris second, » que la paix soit sur lui ; il fut nommé » Trismégiste, parce qu'il étoit Pro- » phète, Roi & Philosophe ; il ensei- » gna l'Art des métaux, l'Alchimie, » l'Astrologie, la Magie, la Science des » esprits. Pitagore, Empedocle, Ar- » chélaüs, le Prêtre, Socrate, Ora- » teur & Philosophe, Platon, Auteur » Politique, & Aristote le Logicien, » puisèrent leur science dans les écrits » d'Hermès ».

Eusèbe déclare qu'Hermès fut l'Instituteur des hyérogliphes, qu'il les réduisit en ordre, & les dévoila aux Prêtres ; que Manhéton, Grand-Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue Grecque à Ptolomée Philadelphe : ces hyérogliphes étoient regardés comme sacrés ; on les tenoient cachés dans les lieux les plus secrets des Temples.

Le grand secret qu'observèrent les Prêtres, & les hautes Sciences qu'ils professoient, les firent respecter, & considérer de toute l'Egypte, tant, pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les étrangers, qu'après qu'ils leur eurent laissé la liberté du commerce, l'Egypte fut toujours regardée, comme le Séminaire des Sciences & des Arts; Philon Juif, Livre premier de la Vie de Moyse, rapporte que « Moyse avoit » appris en Egypte, l'Arithmétique, » la Géométrie, la Musique, & la » Philosophie symbolique, qui ne s'y » écrivoit jamais que par des caractè- » res sacrés; l'Astronomie & les Mathé- » matiques ».

S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon; mais il ajoute, la Médecine & la connoissance des hyérogliphes, que les Prêtres n'enseignoient qu'aux enfans des Rois du pays, & aux leurs propres.

Les Grecs qui avoient voyagé en Egypte, y avoient appris bien des choſes, par la fréquentation des Prêtres de ce pays, qui étoient dépoſitaires du ſecret, ainſi que les Mages chez les Perſans, les Mécubales & les Cabaliſtes chez les Hébreux, les Bracmanes aux Indes, les Gimnoſophiſtes en Ethiopie, les Druïdes, chez les Occidentaux; ces derniers (quoique long-tems après Hypocrate) ont été ceux qui ont habité notre patrie, & dont la réputation a fait très-grand bruit dans toutes les parties du monde; les pricipaux paſſoient pour des grands Philoſophes, Théologiens, Aſtrologues; à l'exemple des Egyptiens, des Prêtres & des Lévites, ils attribuoient, quoique Payens, toutes les merveilles à la Nature, en la perſonne des fauſſes Divinités, n'étant pas aſſez ſtupides & inſenſés pour adreſſer leur culte à des figures inanimées, impuiſſantes & incapables, par elles-mêmes, d'aucun

effet; les grandes connoissances qu'ils avoient foncièrement acquises dans la Nature, font présumer qu'ils avoient trop de lumières, pour avoir donné dans cette grossière absurdité, très-éloignée du sens commun & de la raison, départie à tous les hommes, dès la création du monde.

Les fables même ingénieuses qu'ils ont inventées, pour caractériser les vertus divines en la Nature, & l'art secret de ses opérations sont des fictions, sous lesquelles ils ont caché ses mystères, comme ayant leur source dans la sagesse du premier Moteur, dont la majesté respectable exigeoit cette discrétion, à l'égard d'un Peuple grossier & prophane, qui tourne à mépris & à mal les choses les plus sacrées, & c'étoit l'effet de leur prudence.

Je finirai cet article par démontrer l'origine & administration de la Médecine, en la personne des Chanoines de Notre-Dame de Paris, ou Officiers

Eccléſiaſtiques, qui ſont venus après les Druïdes, deſquels ils tenoient cette Science par tradition : je ne m'étendrai pas ſur cette matière, attendu qu'on peut la trouver plus au long dans les Annales de Paris ; je dirai ſeulement que les Officiers Eccléſiaſtiques ſuivoient la règle des Apôtres, qui, tous étoient Médecins des ames & des corps, en ſoignant les malades & les traitant avec beaucoup de charité ; ce qui eſt admirable, c'eſt qu'ils guériſſoient toutes les maladies & infirmités (ſi la volonté de Dieu n'en avoit autrement ordonné) par des remedes naturels, dont ils acquéroient la connoiſſance & l'uſage dans l'étude de la Nature, qui les fournit, ſans qu'il ſoit beſoin d'avoir recours à des ſecours étrangers, impuiſſans ou deſtructeurs, c'eſt pourquoi ils avoient leur Ecole de Médecine auprès de leur Egliſe, rue des Bucheries.

Comme l'amour de Dieu & du

prochain faisoit tout leur devoir & leur mérite, ils obtinrent de faire construire près d'eux un Hôtel de charité, où on apportoit, recevoit & traitoit les infirmes & malades, avec tous les soins & les secours, dont, par esprit d'institution & d'état, ils étoient capables, & s'en faisoient un point essentiel de Religion : ils opéroient des cures & guérisons miraculeuses, si surprenantes, que cet Hôpital d'infirmerie fut alors appellé *Hôtel de Dieu*, & par corruption, *Hôtel-Dieu*.

Progression quaternaire.

» Si l'homme avoit une Chimie, » par laquelle il pût, sans décomposer » les corps, connoître leurs vrais prin- » cipes, il verroit que le feu est le » propre de l'animal, l'eau le propre » du végétal, & la terre, le propre du » minéral ; alors il auroit des signes » encore plus certains pour reconnoî- » tre la véritable Nature des êtres, &

» ne seroit plus embarrassé pour discer-» ner leur rang & leur classe ».

L'Auteur auroit pu dire, sans se compromettre, que le feu & l'air sont le propre de l'animal; l'air & l'eau, celui du végétal, & l'eau & la terre, celui du minéral; toute personne un peu instruite dans cette partie, n'ignore pas que deux extrêmes ne peuvent se joindre que par un milieu, voilà le ternaire universel.

Envain s'imaginera-t-on pouvoir, par le secours de la Chymie, acquérir de séparer les élémens, puisque l'esprit humain ne les connoît pas (la Nature n'a pas besoin de Chymie, elle n'a que deux objets, de dissoudre & de coaguler, voilà tous ses principes); ceux à qui le vulgaire donne le nom d'élémens, ne sont point réellement simples & homogènes; ils sont tellement mêlés & unis ensemble, qu'ils sont inséparables; & quoique l'Auteur n'en admette que trois, j'ose en ad-

mettre quatre ; voilà le quaternaire inséparable, dont deux visibles & deux invisibles ; mais les corps sensibles de la terre, de l'eau & de l'air, qui dans leurs sphères, sont réellement distincts, ne sont pas les premiers élémens que la Nature emploie dans ses diverses générations, ils semblent n'être que la matière des autres. Les élémens simples sont imperceptibles & insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matière dense, que nous appellons corps, à laquelle se joignent les élémens grossiers, comme parties intégrantes. Les premiers sont l'ame des mixtes, l'agent, la forme informant, ou l'actif ; & les seconds ne sont que le corps, le patient, la matière ou le passif.

Les anciens qui se sont appliqués à connoître la Nature, ont divisé tout ce qu'elle renferme, en quatre élémens, qu'ils ont regardé comme les quatre colonnes du monde, que Dieu, par sa sagesse, sépara du cahos, au

tems de la création de l'Univers, qui par leurs actions contraires, maintiennent toute cette machine en égalité & en proportion, & qui enfin, par la vertu des influences céleſtes, produiſent toutes choſes ſur la terre.

Lorſque Dieu eut formé la Nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à diſtribuer à chaque choſe, des places & dignités ſelon ſon mérite; & après avoir conſtitué les quatre élémens, princes du monde; elle ordonna que chacun des quatre élémens agiroit ſur l'autre; d'où il a été produit trois principes, le feu commença donc d'agir contre l'air, & de cette action fut produit le Soufre; l'air pareillement commença d'agir contre l'eau, & cette action produit le mercure; l'eau auſſi commença d'agir contre la terre; le ſel a été produit de cette action.

L'Auteur ſupprime l'air, dont je parlerai dans la ſuite.

Des Qualités Occultes.

« Ce qui eſt occulte pour les yeux » du corps, c'eſt ce qu'ils ne voient » pas ; ce qui eſt occulte pour l'intelli- » gence, c'eſt ce qu'elle ne conçoit » pas ; or, dans ce ſens, je demande » s'il eſt quelque choſe de plus occulte » pour les yeux & pour l'intelligence, » que les notions généralement reçues » ſur tous les objets que je viens d'an- » noncer ? Elles expliquent la matière » par la matière ; elles expliquent » l'Homme par les ſens ; elles expli- » quent l'Auteur des choſes par la Na- » ture élémentaire.

» L'Homme voit dans ſes ſens le jeu » de ſes organes, mais il n'y reconnoît » point ſon intelligence.

» Enfin, la Nature viſible préſente » aux yeux l'ouvrage d'un grand Artiſte ; » mais n'offrant point à l'intelligence la » raiſon des choſes, elle laiſſe ignorer » la juſtice du Maître, la tendreſſe

» d'un pere, & tous les conseils d'un » Souverain ; de façon qu'on ne peut » nier que ces explications ne soient » absolument nulles & sans vérité, » puisqu'elles ont toujours besoin d'être » remplacées par de nouvelles expli- » cations ».

Dieu ayant donné à tous les Hommes les mêmes sens, il en résulte chez eux les mêmes sentimens, par conséquent les mêmes notions.

Mais aussi rien de si commun que de mal voir, de mal rapporter : la seule manière qui appartienne à l'Homme de raisonner juste, c'est l'analyse, & si ce même Homme, avec toute son intelligence, veut partir tout d'un coup des premiers principes, & veuille s'approcher de la Divinité par le bon principe, il n'y peut venir que par gradation, en étudiant cette même intelligence par la nature de son être : y a-t-il quelqu'un qui puisse se vanter que sa raison seule lui démontre la spiritualité de

son ame, ou son immortalité ? S'il ne suit de près les desseins du Créateur, qui éclatent de toutes parts, & surtout en rentrant en lui-même, en tâchant de se connoître, soit dans la manière dont il a reçu la vie, la soutient, la donne ; alors il reconnoîtra un Souverain, comme cause, qu'il doit admirer dans l'effet.

Deux penchans opposés se disputent le cœur de l'Homme, & le tirent en sens contraire ; l'orgueil, comme l'aigle superbe, se plaît à monter & chercher la hauteur.

La volupté se trouve sur terre pour partager les sensations de la brute, c'est ce qui l'aveugle.

Le cœur de l'Homme est infini dans ses desirs, il soupire toujours après le bonheur ; il est vrai qu'il est de la nature de tout ce qui existe de chercher son bien être, ce qui est une perfection.

L'Homme, depuis sa chûte, est su-

jet à bien de passions, qui semblent toutes conspirer à son bonheur, puisqu'il n'y en a aucune qui ne lui propose la jouissance de quelque bien particulier : mais leurs intérêts sont souvent si opposés, & leurs objets si incompatibles, qu'elles ne cherchent qu'à se détruire mutuellement.

Les nuages qui s'élevent de leur sein ne peuvent éclipser entiérement le soleil de la raison humaine. Sa vive lumiere, & l'expérience que nous faisons de l'insuffisance de nos semblables, nous découvrent qu'il n'y a aucun des biens vers lesquels nous nous sentons attirés, que nous ne puissions envisager sous le rapport d'un néant véritable, ou d'un malheur certain ; voilà les causes de nos délibérations : notre cœur veut & ne veut pas le même objet. Il le desire comme propre à contenter telle passion : il le refuse, comme contraire à telle autre, ou parce que la raison lui en défend la recherche.

Ce n'eſt que par notre raiſon que nous parvenons à la découverte de ce qui eſt occulte, & notre raiſon elle-même eſt auſſi occulte que tout le reſte.

L'orage s'éleve au-dedans de nous-mêmes, un vent favorable ſemble nous emporter loin de l'écueil, lorſqu'un vent contraire nous y pouſſe. Ne craignons point d'échouer, pourvu que nous écoutions la voix de notre intelligence.

Si le bruit des flots, le fracas de la tempête écartent pour quelques inſtans cette voix ſalutaire, ne ceſſons pas de prêter une oreille attentive; elle percera bientôt avec éclat, & nous fera arriver au port de la tranquillité & du bonheur.

De la ſource univerſelle des Erreurs.

« On peut faire les mêmes obſer-» vations ſur la pureté originelle, la » dégradation & les tourmens actuels

» du principe qui s'eſt rendu mauvais ; » la marche de tous ſes écarts eſt uni- » forme, les premieres erreurs, cel- » les qui les ont ſuivies, & celles qui » ſuivront, ont eu & auront perpé- » tuellement les mêmes cauſes ; en un » mot, c'eſt toujours à la volonté » mauvaiſe, qu'il faut attribuer les » faux pas de l'Homme, & de tout » autre être revêtu du privilége de la » liberté : car, je l'ai déjà dit, pour » démontrer que le principe d'une » action quelconque eſt légitime, il en » faut conſidérer les ſuites ; ſi l'être eſt » malheureux, à coup sûr il eſt cou- » pable, parce qu'il ne peut être mal- » heureux s'il n'eſt libre ».

L'Homme, depuis le péché origi- nel, peut être malheureux, ſans être coupable, il peut être tombé dans un faux pas par ignorance, non par mé- chanceté ; & quoique l'Homme jouiſſe de la liberté, il ne l'a que juſqu'à un certain point, ce qu'il faut diſtinguer ;

& quoiqu'il ait la volonté, il n'a pas toujours la force de réſiſter. A-t-il reçu un affront ? ou ſi quelqu'accident lui arrive, eſt-il libre de l'oublier totalement ? il eſt forcé malgré lui de s'en rappeller, même dans le moment où il voudroit n'en avoir aucune idée.

Je regarde la volonté, comme une faculté de l'ame, en tant qu'elle comprend, qu'elle juge, qu'elle veut ; de maniere que cette faculté n'exiſte plus qu'en puiſſance, lorſque l'ame ceſſe d'operer.

Au milieu de la chaîne immenſe des êtres dont toutes les parties ſont liées entr'elles, par une action & réaction mutuelle, & où tout ſuit une pente néceſſaire, l'ame ſeule eſt indépendante ; elle ſeule preſcrit à elle-même des loix. Auſſi eſt-ce au-dedans de lui-même que l'Homme puiſe l'idée de la liberté. S'il ne contemploit que l'ordre matériel, il ne pourroit jamais s'en former la plus ſimple notion.

Combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès-même de nos desirs ? combien de fois aussi nous avons gémi sur des événemens qui ont fait notre plus grand avantage ?

Recherches sur la Nature.

« LA premiere erreur qui se soit » introduite en ce genre, est d'avoir » fait de la nature matérielle une classe » & un étude à part. Quoique les Hom- » mes ayent vu que cette branche » étoit vivante & active, ils l'ont re- » gardée comme étant séparée du » tronc ; & à force de s'arrêter à ce » dangereux examen, le tronc leur a » paru à son tour aussi éloigné de la » branche, qu'ils n'ont plus senti de » besoin qu'il existât ; ou du moins » s'ils en ont reconnu l'existence, ils » n'ont vu en lui qu'un être isolé dont » la voix se perd dans l'éloignement, » & qu'il est même inutile d'entendre

» pour concevoir & accomplir le cours » & les loix de cette nature matérielle ».

Il n'eſt pas donné à tous de pénétrer juſqu'au ſanctuaire des ſecrets de la Nature : très-peu de gens ſavent le chemin qui y conduit. Les uns impatiens s'égarent, en prenant des ſentiers qui ſemblent en abréger la route ; les autres trouvent, preſqu'à chaque pas, des carrefours qui les embarraſſent, prennent à gauche, & vont au tartare, au lieu de tenir la droite qui mene aux champs éliſées, parce qu'ils n'ont pas, comme Enée, une Sybille pour guide. D'autres enfin ne croyent pas ſe tromper en ſuivant le chemin le plus battu, & le plus fréquenté ; tous s'apperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou paſſé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur ſource dans les préjugés, comme dans le défaut de lumieres & ſolides inſtructions. La vé-

ritable route ne peut être que très-simple, puisqu'il n'y a rien de plus simple que les opérations de la Nature. Mais quoique tracée par cette même Nature, elle est peu fréquentée, & ceux même qui y passent se font un devoir jaloux de cacher leurs traces avec des ronces & des épines : on n'y marche qu'à travers l'obscurité des paraboles, des fables & des énigmes ; il est très-difficile de ne pas s'égarer, si un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connoître la Nature, avant de se mettre en devoir de l'imiter. L'étude de la Philosophie (ou Physique), avoit donné cette connoissance à ces Hommes si rares dont j'ai parlé, non de cette Philosophie des Ecoles qui n'apprend que la spéculation, & qui ne meuble la mémoire que des termes plus obscurs & moins intelligibles que la chose même que l'on veut expliquer. Mais ayant la

Nature pour guide, ils adoroient l'Etre Suprême, sans le connoître, en rendant hommage à cette même Nature, & à sa matiere principale en abrégé; car ils tenoient pour maxime & point de doctrine, que tout ce qui avoit vie, ne la possédoit, que comme origine céleste; Ovide lui-même en a témoigné son sentiment, en disant que Dieu est en nous.

Cicéron, & tous les grands Hommes de l'Antiquité ont parlé & pensé de même; donc ils reconnoissoient un Dieu auteur de la Nature, & de toutes choses, comme infus par son esprit éternel opérant en elle & leur conservateur.

De la Femme & de la Végétation.

« JE ne puis me dispenser non plus » de m'arrêter un moment sur cette » proposition que *la vraie menstrue des corps c'est la terre.* C'est dans elle en » effet que doit se décomposer princi-

» palement le corps de l'Homme : mais
» le corps de l'Homme prend sa forme
» dans le corps de la femme ; lorsqu'il
» se décompose, il ne fait donc que
» rendre à la terre ce qu'il a reçu du
» corps de la femme. La terre est
» donc le vrai principe du corps de la
» femme puisque les choses retournent
» toujours à leur source ; & ces deux
» êtres étant si analogues l'un à l'autre,
» on ne peut nier que le corps de la
» femme n'ait une origine terrestre ;
» nous rappellant ensuite qu'elle a été
» la premiere origne corporelle de
» l'Homme, nous verrions sensible-
» ment pour quelle raison la femme
» lui est universellement inférieure.

» Il y a un fait que les Naturalistes
» ne manqueront pas de m'opposer,
» c'est celui des liqueurs colorées qu'ils
» font passer dans quelques plantes,
» parvenant ainsi à varier les couleurs
» des fleurs, & même à changer ab-
» solument celle qui lui appartenoit
» par la Nature.

» Toute plante a son principe inné » comme les autres corps ; les sucs, » qui lui tiennent lieu d'alimens, ne » peuvent rien ajouter à ce principe ; » mais ils lui servent de défense contre » la réaction de la cause extérieure » ignée, qui sans eux surmonteroit & » consumeroit bientôt, par sa cha- » leur, les forces & l'action des prin- » cipes individuels, &c ».

Personne n'ignore que l'Homme & la Femme ne font qu'un, qu'ils sont de la même nature, qu'ils ont tous deux le même principe ; Dieu créa l'Homme à son image, il le créa mâle & femelle, & leur dit : *Croissez & multipliez, remplissez la terre & vous l'assujettissez.* Quand Dieu donna à l'Homme une ame immortelle, il a donné à la Femme le même esprit de vie ; par conséquent le même principe, ils sont tous deux, par la matiere, extraits de la terre, ils doivent s'y résoudre.

La Femme est seulement d'une na-

ture plus humide que l'Homme, & non pas plus terreſtre, car *la terre n'eſt pas la vraie menſtrue des corps*, ce que j'oſe ſoutenir contre le ſyſtême de l'Auteur, *c'eſt l'eau*, comme étant le mercure des corps, qui fait la fonction de paſſif, ou patient dans la nature de tous les êtres, & l'Homme fait les fonctions d'actif, ou d'agent, étant doué d'une nature plus ſeche, c'eſt-à-dire de la partie de ſoufre, ou ignée; la terre n'étant à proprement parler que le feces, ou *caput mortuum*, qui ne produit rien ſans *eau*, comme je vais le démontrer dans la Végétation.

VÉGÉTATION.

VÉGÉTATION.

Les terres ne ſont fécondes qu'en raiſon du plus ou du moins de plantes qu'elles produiſent ; pour trouver le vrai principe de cette fécondité, il faut chercher celui d'une abondante végétation. On peut le découvrir dans le concours de pluſieurs cauſes qui cooperent toutes au produit des terres.

L'Agriculture-Pratique, confiée de tout tems à des gens ſans étude, ne peut que nous fournir des faits à approfondir. Les Laboureurs qui n'ont d'autre ſcience qu'une routine qu'ils chériſſent ; ou ne ſavent pas les cauſes des effets dont ils ſont témoins, ou les ſavent mal. Ceux qui voulant aller plus loin, n'ont conſulté que ces Hommes bornés, n'ont pu faire des découvertes que ſuivant des notions enviſagées dans un ſens apparent, & non

ſous un point de vue réel ; les uns & les autres ont regardé les terres comme des nourrices qui allaitent les plantes, après les avoir produites ; & par conſéquent à leurs yeux, plus les terres ſont *engraiſſées*, plus les plantes en reçoivent de nourriture, de vigueur & d'embonpoint : de-là le mot d'*engrais* conſacré à toute ſubſtance qui parut multiplier la végétation, on imagina que la terre en recevoit de nouveaux ſucs ; on croyoit par-là réparer ſes forces épuiſées par des récoltes précédentes, on vouloit l'approviſionner de nitre & de ſels précieux, qu'on regardoit comme la ſource abondante des productions ; on enviſagea dès-lors toute la terre appauvrie, comme une terre maigre & deſſéchée, qui manquant elle-même d'alimens, n'en pouvoit fournir à ſes enfans : on s'empreſſa de rechercher partout des ſels bienfaiſans, de ce nitre ſi abondamment répandu, ſurtout dans toutes les

ſubſtances animales. On en trouva dans les végétaux ; on les employa, réduits en cendre, ou conſumés par une humidité deſtructive ; & tandis qu'on s'empreſſoit de tous côtés à découvrir tous les recoins où ce nitre pouvoit ſe trouver, on en apperçût des magaſins répandus dans l'air. L'on crut alors être parvenu à l'heureux période d'une fertilité générale. Tous ceux qui, juſques-là, avoient éprouvé la malheureuſe diſette de *ces engrais*, ſi rares dans certaines contrées, ſe trouvoient à portée de s'en pourvoir dans l'air : on briſa de nouveau les mottes de terre déjà labourées. On en diviſa & ſubdiviſa les parties ; & en multipliant les ſurfaces, on préſentoit une infinité de pores qui, comme autant de bouches affamées, ſaiſiſſoient tous les ſels que l'air ambiant charioit : enfin le nombre des labeurs ſuppléa à la rareté des *engrais*.

Voilà donc les ſels reconnus partout

comme le principe de la Végétation ; & la source de la fécondité ; comment oser s'élever contre un sentiment si unanimement reçu ? Comment dire que tous les sels, les *engrais* & les terres elles-mêmes ne sont qu'une occasion, qu'un secours de la Végétation, & dont la Nature peut se passer ?

L'Astronomie, fondée sur des calculs certains auxquels l'expérience & les événemens semblent obéir, n'envisageant que les objets les plus éloignés, paroît d'abord être inutile, ou du moins n'avoir aucun rapport avec les êtres qui nous environnent.

L'Astrologie a tâché vainement de rapprocher des points de vue aussi séparés : les abus qui en résultoient ont indisposé contre elle.

N'examinons point s'il est absurde que le cours périodique d'un astre puisse influer sur des événemens incertains & très-souvent arbitraires. Mais quoique les animaux, libres dans leurs

mouvemens, ne doivent pas se soumettre à une détermination aussi fixe & décidée que les végétaux, dont la vie, l'accroîssement & la mort suivent invariablement le cours des saisons; ceux-ci peuvent-ils se soustraire à l'empire des influences célestes? Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui ne reconnoisse l'effet constant du Soleil sur toutes les plantes, puisqu'elles n'éprouvent pas de plus grandes variations que celles que sa chaleur leur cause.

Celui des autres astres est contesté, peut-être parce qu'on ne l'a pas assez approfondi; cependant il est certain que dans tous les pays, & de tems immémorial, les Laboureurs ont, par devers eux, des observations sur les différentes phases de la Lune; qui les dirigent dans le tems des semailles, de la taille & la coupe des plantes; ils attribuent souvent la fécondité de leur champ à tel tems de la Lune qu'ils l'ont ensemencé.

Je crois qu'une expérience de tant de siecles exigeroit un meilleur traitement des Physiciens, qui la mépriſent au point de ne vouloir pas même l'examiner. S'il y a eu des Savans qui ont donné à la Lune l'emploi de remuer les eaux immenſes de la mer, n'y en aura-t-il jamais qui lui donnent celui d'en agiter quelques gouttes légeres dans les plantes ? N'y auroit-il point de milieu entre un aveugle conſentement au pouvoir illimité des influences, & une opiniâtreté négative de toute fonction ? Je veux dire que ſi les plantes ne lui doivent pas toute leur fécondité, n'en reçoivent-elles pas quelques ſecours ?

Sans attribuer aux aſtres ſubalternes une vertu que nous ne pouvons que ſuppoſer, nous ne ſaurions diſconvenir que le Soleil ne ſoit l'occaſion de la fécondité des terres ; mais comme il ne fait que mettre en jeu les matériaux de la Végétation, & que d'ailleurs

elle pourroit se passer de lui, il n'est pas le vrai principe de la fécondité des terres.

Le jardinage, bien plus perfectionné que l'agriculture, peut nous fournir des connoissances & des réflexions; il manie, à son gré, toutes les Végétations; il les répete, il les multiplie quand il veut; il fait, à l'insçu du Soleil, & dans le fort de l'hiver, d'abondantes productions; enfin la terre elle-même est quelquefois inutile à ses opérations.

Il employe le vrai principe de la Végétation, il l'employe très-souvent & très-abondamment, & par-là il commande, pour ainsi dire, à la Nature; il se sert de l'*eau*, & elle lui procure constamment une abondante fécondité.

L'expérience nous montre tous les jours des plantes nées sans chaleur du Soleil; on en trouve partout qui n'ont pas même eu besoin de terre pour

croître & se perfectionner ; partout il en naît sans le secours de quelque sel apparent. Mais rien ne végete sans *eau*, au contraire, partout l'humidité produit toujours une Végétation : sur le faîte d'un vieux château, sur la surface & l'inégalité d'un mur, partout où quelques gouttes d'*eau* ont pû s'arrêter, on apperçoit une foule de plantes. Tous les corps en général qui renferment quelque humidité, soit portion du regne animal, ou végétal, dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils produisent & forment une certaine végétation qu'on appelle communément *moisissure*, qui est, comme tout le monde sait, un amas d'infinité de petites plantes.

Tous les bleds, toutes les graines & les semences, tous les oignons germent, malgré nos soins, pourvu qu'ils soient humides ; vous leur procurerez inutilement tous les nitres & les sels, s'ils sont privés d'humidité, ils seront sans vie.

Il eſt encore d'expérience que rien ne croît, rien ne végete au milieu de ces engrais que l'on a toujours cru renfermer le vrai principe de la fécondité. Bientôt, au contraire, je démontrerai comment ils s'oppoſent à la production qu'opéreroit, ſans eux, l'eau qui s'y trouve.

L'hiſtoire fait mention de différentes terres rendues ſtériles en y ſemant du ſel; mais ce ſel, nous dit-on, n'étoit peut-être pas celui auquel on attribue la fécondité, & d'ailleurs, par ſa trop grande quantité, il réchauffoit les terres, les brûloit, pour ainſi dire, & devoit néceſſairement produire un mauvais effet. Il faut voir ce qu'on doit penſer en examinant la fonction des ſels dans la Végétation.

La Phyſique a découvert pluſieurs opérations de la Nature qui échappent à la vue ordinaire; & en ſuivant de près la naiſſance & l'accroîſſement des végétaux, à l'aide de la mécanique &

de l'hydraulique, nous voyons leur marche, nous suivons leurs pas, nous touchons, pour ainsi dire, nous sentons la cause de leur mouvement.

L'*eau* se communique par juxtàposition; tout corps poreux qui la touche en est mouillé, puis elle s'insinue dans tous les pores assez grands pour l'admettre, & successivement tout le corps en est pénétré.

Lorsque le germe qui se trouve dans toutes les semences est humecté, il gonfle & grossit à proportion qu'il prend d'*eau*; obligé d'occuper un plus grand espace, il écarte les lobes qui le renferment, qui, en s'élargissant, présentent à leur tour plus d'entrée à l'*eau;* la petite plante contenue dans ce germe (quoique l'Auteur des Erreurs pense différamment), s'étend à mesure qu'elle reçoit des particules d'humidité; son volume augmente, par conséquent, la pélicule intérieure qui la renferme, dont l'*eau* a attendri les

fibres & élargi les pores, ne peut plus réſiſter à l'effort du petit corps qui s'enfle à chaque inſtant; elle s'ouvre, ou ſe déchire : pour peu qu'une chaleur douce mette en mouvement l'*eau* que contient la jeune plante, elle ſuit cette direction que la Nature a impoſé à tout ce qui végete ; elle tend, par une élaſticité, par un principe *inné*, à former une tige qui s'éleve au-deſſus de la terre, preſque toujours perpendiculairement : les petites portions d'*eau* qui parcourent ſes fibres, en prennent toujours la figure, & par ces diviſions, cette humidité ſe préſente à la chaleur extérieure, ſous la forme la plus convenable à en recevoir quelque ſolidité; l'on s'eſt imaginé que c'étoit une eſpece de coction : tels on voit ſur le feu ces ſucs clairs & limpides, mais qu'une légere chaleur vient enſuite épaiſſir, & deſquels on augmente la conſiſtance à meſure qu'on pouſſe le feu ſur lequel ils bouillonnent.

Ces portions d'*eau* n'offrent en tout ſens qu'une ſurface infiniment déliée & ſubtile, que la Nature a ſi admirablement diſtribué : tapiſſant l'intérieur des fibres, bientôt elles en font partie en s'épaiſſiſſant ; d'autres particules viennent enſuite faire de même à leur tour, & ſucceſſivement la plante ſe développant, donne entrée à de nouvelles gouttes d'*eau* qui prennent peu-à-peu une conſiſtence, une odeur, une couleur & ſaveur proportionnées au degré de cuiſſon que leur permettent de recevoir les différentes figures & les divers aſpects ſous leſquels elles ſe préſentent à la chaleur.

Quelques idées que l'on ait ſur la Végétation, on eſt toujours obligé de recourir à l'*eau* dans le développement du germe de toutes les plantes ; on ſent le beſoin qu'elles en ont dans leur accroîſſement & leur production, & tout le monde ſait que dès l'inſtant qu'une plante eſt privée d'humidité, elle périt ſans reſſource.

Toute humidité indifféremment ne rend pas la terre féconde, ce ne peut être que celle de l'*eau*. Les végétaux ont besoin d'un aliment qu'ils puissent aisément changer en leur propre nature ; il faut d'abord que cet aliment soit susceptible de toute sorte de figures, puisqu'il doit prendre celles des différentes parties auxquelles il se joint ; il faut encore aux plantes une substance qui n'ait par elle-même aucun goût, pour qu'elles puissent lui donner le leur propre ; comme chacune a son goût particulier qui est unique, il lui est plus aisé de le donner à un être qui n'en a point, que de lui en faire changer. Il en est de même pour l'odeur, la couleur & les autres qualités quelconques ; le bon sens seul suffit pour voir que tous les corps qui ont quelques-unes de ces qualités déjà formées, offrent par-là un obstacle, & des difficultés de plus aux opérations de la Végétation.

L'*eau* eſt peut-être, après le mercure, de tous les corps ſolides, celui qui entre plus aiſément en fuſion, au point même que dans nos climats il eſt rare, même dans l'hiver, que l'atmoſphere n'ait pas une chaleur ſuffiſante pour la tenir liquefiée. Ce n'eſt que dans les contrées du nord les plus reculées, où cette chaleur n'étant pas ſuffiſante, toute l'*eau* y conſerve, toujours ſous le nom de *glace*, ſon état de ſolidité naturelle, qui eſt le premier obſtacle à la Végétation; mais dès le moment que l'*eau* eſt en fuſion, il n'y a rien dans l'Univers qui raſſemble plus des qualités convenables à la production des végétaux.

Indifférente par elle-même à toute ſorte de figures, elle ſe forme toujours en globules exactement ronds, n'ayant pas plus de direction d'un côté que d'autre: elle eſt (par ſa ſaveur indéterminée & preſque inſipide) plus aiſément chargée du premier goût qui

ſe préſente, que tous les liquides en général.

Sans couleur, ſans odeur, elle n'a rien de déterminé, ni qui s'oppoſe aux différens uſages, aux différentes qualités que la Nature voudroit lui communiquer; d'où il paroît que l'huile, le vin, & tous les autres liquides offrent plus d'obſtacles à la Végétation, & doivent l'empêcher; la retarder, ou tout au moins ils lui ſont inutiles: ce que je dis des liquides, doit ſe dire, à bien plus forte raiſon, des ſolides.

Il eſt inconteſtable que les ſels ayant une figure, une ſaveur, une couleur, une odeur déterminées, ne doivent pas être propres à la Végétation, puiſqu'ils lui préſentent tant de difficultés à ſurmonter, pour ne pas dire des obſtacles invincibles.

On m'objectera que l'expérience doit l'emporter ſur le raiſonnement; ſi les ſels n'étoient pas le principe de la

fécondité, ni eux, ni ce qui les contient ne seroient pas des *engrais*.

La Chymie vient ici au secours du raisonnement; elle nous apprend qu'il n'y a aucune substance qui attire ou qui reçoive autant l'humidité, ni qui la conserve mieux que les sels : il y en a même qui s'en chargent avec tant de rapidité, qu'ils en sont en peu de tems liquefiés & tombent en *défaillance*, au moment qu'ils sont exposés à un air qui nous paroîtroit d'ailleurs très-sec.

La Chymie nous apprend encore qu'il faut une certaine quantité d'*eau* pour tenir les sels en dissolution; c'est-à-dire qu'une certaine quantité de sel ne se dissoudra pas toute dans l'*eau*, si cette *eau* n'excede pas en certaine proportion la quantité de sel. Cette proportion varie suivant les sels; mais il suffit, pour le cas présent, de savoir que l'*eau* doit considérablement excéder le volume de sel qu'on lui donne à dissoudre.

La conséquence de ces vérités est dans la Nature, elle ne se dément jamais ; suivons ses principes dans la fonction des sels. S'ils environnent les racines des plantes, l'on conçoit aisément que contenant toujours de l'*eau*, la conservant plus longtems que toutes les autres particules adjacentes, ils entretiennent la fraîcheur au pied de la plante, lui fourniſſent de leur humidité surabondante, & que chaque jour attirant ou retenant de nouvelles portions d'*eau*, ils donnent aux plantes ce coloris vif qu'annonce partout l'humidité ; de maniere qu'en procurant à une terre beaucoup de sels, on lui procure un plus grand nombre de petits réservoirs, on lui fournit plus de moyens à conserver des particules d'*eau*, & à s'en pourvoir suivant ses besoins.

Je regarde les sels comme un milieu qui ne fournit rien de lui-même, mais qui sert de magasin ou d'entrepôt. Comme on ne peut pas dire qu'un

Homme ſoit riche en bled & en vin, lorſqu'il a beaucoup de caves & pluſieurs greniers, parce qu'il ſe pourroit faire qu'il n'y eût rien dedans. Les ſels ne ſont proprement que la *futaille* qui peut contenir la nourriture des plantes ; mais ils ne ſont pas eux-mêmes nourriture.

Nous voyons tous les jours des végétaux qui viennent dans l'*eau* pure : toutes les plantes bulbeuſes ſur nos cheminées, toutes celles qui viennent en bouture ; il eſt mille & mille Végétations qui ſe font dans l'eau pure : tous les Livres en ſont pleins. Il y en a une infinité qu'on connoît, ſans parler de celles qu'on n'a pas même eſſayé, & qui, probablement, réuſſiroient. La carafe qui contient l'*eau* fait ici en petit la fonction des ſels dans nos champs.

Par le ſecond principe dont je viens de parler, on voit que les ſels, bien loin de produire, empêchent, retar-

dent & s'oppoſent à la Végétation. Suivons ces magaſins, qu'on apprécie en raiſon du nitre qu'ils contiennent; voyons ſortir des étables ces tas de litiere à demi-conſumée, qui conſervent cette abondance de ſels que les animaux nous fourniſſent: ils laiſſent *décanter* une *eau* brunie épaiſſie par tous les ſels qu'elle tient en diſſolution: jettez dans cette eau des ſemences les plus propres à germer, elles reſteront immobiles, ou ſe détruiront & ſe conſumeront plutôt que de végéter; ce n'eſt ni faute de chaleur, ni de ſels, puiſqu'ils y abondent; mais c'eſt faute d'*eau*.

Toute cette humidité que nous appercevons eſt imprégnée & raſſaſiée de ſel, chaque particule d'*eau* eſt au point qu'on nomme *ſaturation*, & même il y a encore ſurabondamment des ſels qui pourroient s'emparer de nouvelle *eau*, s'il en ſurvenoit. Il n'en reſte donc point de propre à s'inſinuer dans

les pores des plantes ; la figure que les sels ont donné à ces globules d'eau forme un obstacle, leur épaississement présente une résistance, la ténuité des fibres ne peut admettre ces particules aqueuses ainsi chargées ; leur goût, leur odeur, leur couleur, tout s'oppose, tout les rend inhabiles à la Végétation. Il faut qu'il y ait excès d'humidité, c'est-à-dire, des portions d'*eau* au-delà de ce qui est occupé par les sels.

Le préjudice que ce nitre apporte aux végétaux est bien sensible ; lorsqu'un Jardinier pousse par la chaleur, dans des serres ou des étuves, quelques plantes sur couches, le mouvement des parties insensibles de l'*eau* etant accéléré, les fibres & les pores des racines plus ouverts, l'air qui s'y trouve plus dilaté, il s'ensuit quelquefois qu'il s'insinue, qu'il se glisse la plus mince portion de sel dans cette quantité d'*eau* qu'agite la chaleur & que la

plante reçoit ; elle pâtit, languit, & retient, pour toujours, le goût de ces sels qu'elle ne peut jamais changer : elle n'acquiert point sa perfection ; l'on s'apperçoit à l'œil que les conduits étant obstrués, la plante est malade, la séve ne circule plus avec la même facilité ; tout le mouvement végétal est retardé ou interrompu.

La Chymie enseigne que le sel d'une plante quelconque, dissout, filtré, redissout & cristallisé cent & cent fois, conserve toujours sa même figure, son même goût & toutes ses mêmes qualités, qui different essentiellement du sel de toute autre plante ; mais si les plantes se nourrissoient des sels qu'on leur donne, elles auroient les qualités de ces sels, & toutes entr'elles, même goût & même saveur.

Mais, objectera-t-on, les plantes donnent un sel qu'elles contiennent, qu'elles ont donc reçu, & de-là il paroît que les sels doivent augmenter,

ou du moins concourir à leur production.

Il eſt très-vrai qu'on en retire différens ſels, comme de tous les corps ſujets à l'analyſe ; mais outre que ces ſels ont entr'eux des qualités diamétralement oppoſées, ils ſont ſurtout très-différens de ceux dont on les ſuppoſe formés ; d'où il ne paroît pas probable qu'ils ayent tous la même origine. Il eſt des Chymiſtes qui prétendent que certaines opérations produiſent certains ſels qu'on n'appercevoit point avant l'opération, regardant comme bien plus aiſé d'en produire de nouveaux, que de changer ceux qui ſont une fois formés. La Nature prend toujours les moyens les plus aiſés dans ſes opérations, & nous examinerons bientôt comment elle produit ces ſels.

Mais, dira-t-on encore, ſi l'*eau* étoit le vrai & le ſeul principe de la Végétation, il s'enſuivroit que partout où l'on pourra procurer abondamment

de l'*eau*, ou aura une abondante récolte.

Quoique l'*eau* soit le vrai principe de la fécondité des terres, il faut, que de leur côté, les terres soient disposées à la recevoir & à la conserver; elles doivent concourir à servir de *placenta*. Parcourons les champs, & l'expérience va confirmer ce raisonnement d'une maniere palpable & sans réplique.

Le sable est un composé de pierres, ou cailloux très-petits, mais sensibles; chacun de ces petits corps est fort dur, & ne peut être pénétré par l'*eau*. De façon que les pluies les plus fréquentes, les rosées les plus abondantes, sur un champ de cette espece, n'humectent que les surfaces de chaque grain de sable, & s'écoulent promptement & sans obstacles à travers tous ces petits corps. Leur dureté n'est pas susceptible de cette espece d'adhésion, de cette consistance pâteuse, de certaine conglutination qu'éprouvent d'au-

tres terres. Les corps qui ne contiennent d'*eau* que sur leurs surfaces, perdent bientôt leur humidité au moindre vent, à la chaleur la moins sensible : voilà un champ très-peu propre à la Végétation, faute d'*eau*.

Un champ graveleux est l'assemblage des corps durs, inégaux & plus gros que les précédens ; ce sont autant de pierres qui, ne pouvant s'imbiber d'*eau*, ne la conservent également que sur leurs surfaces ; ils sont encore plutôt desséchés que le sable. Ainsi le gravier est un terrein incapable de Végétation, faute d'*eau*.

Prenons des terres d'une nature opposée ; il y en a, par exemple, qui ont cette consistance, cette conglutination, qui, liant intimement ses parties, retient & conserve l'*eau* très-longtems. Elle exige plus de labeurs ; il faut briser & rebriser ses parties, soit pour que l'*eau* parvienne jusqu'au niveau ordinaire des petites racines, soit pour que

que les fibres, ſi tendres & ſi déliées, puiſſent s'étendre & s'alonger ſans trop de réſiſtance. Là vous aurez la fécondité, ſi vous avez de l'*eau*.

Sans parcourir tous les champs, il ſuffit d'examiner que chaque terre eſt plus ou moins fertile, à proportion qu'elle approche de la nature des terres ci-deſſus; c'eſt-à-dire à proportion qu'elle peut conſerver plus ou moins d'*eau*. Donnez au champ de ſable, ou de gravier, une portion de cette terre, ainſi forte, qui lui retienne aſſez d'*eau*, & vous aurez une Végétation abondante.

Les prairies (ſans enviſager la nature de leur terrein) forment un tiſſu d'une infinité de petites racines qui s'entrelaſſent en tout ſens, & capables par-là de retarder l'écoulement des *eaux*. Procurez de l'*eau* abondamment à vos prés, leur ſurface eſt en état de ſe la conſerver; vous aurez la fécondité.

La surface des terres, qui, depuis longtems, n'ont été travaillées, est comme un corps solide qui ne peut être pénétré par l'*eau*, que dans certains trous ou fentes qu'elle se forme, qu'elle élargit, & par lesquels elle s'écoule aisément.

Faites bécher, en votre présence, une terre de cette espece, après une très-grande pluie; on tournera des mottes entieres qui, loin d'être mouillées, ne seront pas même humides; comment cette terre peut-elle conserver une eau dont elle n'a pas été imbue? Mais tournez & retournez cette terre, sans lui donner aucun prétendu engrais; brisez & rebrisez toutes les parties de sa surface, comme les Jardiniers le font dans leurs jardins, vous présenterez à l'*eau* une multitude innombrable de petites cellules dans lesquelles elle s'éjournera plus ou moins longtems, en raison de la consistance de ces réservoirs insensibles, & dans

le grand nombre, quoique bien des particules d'*eau* s'évaporeront ou s'écouleront ; il se trouvera toujours de ces petites loges qui en conserveront : en un mot, s'il pleut beaucoup, ou si vous arrosez abondamment vos jardins, vous aurez la fécondité.

Plusieurs Physiciens, qui ont tourné leurs vues vers l'Agriculture, ont admis diverses sortes d'*engrais*, parmi lesquels ils ont beaucoup exalté la *marne ;* cependant, en faisant son analyse, elle contient souvent moins de nitre que la terre qu'elle doit féconder ; comment accorder cette these avec celle des sels ? Ces Spéculateurs auroient bien pû voir qu'elle alloit servir de réservoir, comme éponge, à une terre trop *délavée*, trop peu tenace, & lui conserver une *eau* que l'aridité de ses parties ne pouvoit retenir ; & dans cette fonction, elle n'est pas un *engrais*, elle ne fait que le contenir. L'on en doit dire autant de la

chaux dont l'usage est de lier, de coler, pour ainsi dire, les parties qu'elle touche, & c'est précisément cette adhésion qui renferme & retient l'*eau* dans mille petits réduits.

L'histoire nous fournit un trait qui semble prouver la réalité d'un *engrais*, proprement dit; d'où il s'ensuivroit que l'*eau* ne seroit pas le seul. Nous n'avons pas d'exemple d'une fécondité plus étonnante que celle de l'Egypte, & cette fertilité n'est due qu'à un limon que le Nil y dépose. Examinons la vérité; l'expérience parle, écoutons-là.

Si ce limon du Nil étoit un engrais par lui-même, celui de l'année précédente, celui de plusieurs autres années; enfin tout ce qu'il en pourroit rester depuis plusieurs siecles, répandu sur toute l'Egypte, joint encore à celui de l'année courante; tout cela, dis-je, augmenteroit continuellement la fécondité; mais, au contraire, toutes ces couches deviennent inutiles,

si cette *année courante*, le Nil ne parvient point à certaine hauteur, & surtout s'il n'y séjourne un certain tems.

Ce limon cesse donc d'être un engrais d'une année à l'autre ; & l'on sent réellement que dans le prétendu système des sels, ils ne pourroient être tous entiérement détruits par une seule récolte ; & d'ailleurs pourquoi celui de l'*année courante* cesseroit-il d'être *engrais* ? L'on s'apperçoit aisément que la terre, dans ce climat fort chaud, a besoin de faire ses provisions d'*eau* abondantes, pour prévenir la disette des pluies, & réparer une évaporation continuelle, & l'on sent que ce limon composé de particules bien divisées, que l'*eau*, en les chariant, a le tems de bien pénétrer, & qu'elle pénetre encore dans ce séjour nécessaire ; ce limon, dis-je, couvrant la surface des terres ainsi humectées, conserve dans lui-même beaucoup d'humidité, retarde le dessêchement des champs dont

il tapisse la surface, qu'il garantit de l'ardeur du soleil ; enfin il conserve à l'Egypte l'*eau* qui fait sa fécondité ; & cette fécondité est si bien due à l'*eau*, qu'elle est toujours proportionnée à la hauteur du Nil & à son séjour, c'est-à-dire à la quantité d'*eau* qu'il a le tems d'y insinuer, & l'*eau* est le seul principe de la fécondité de l'Egypte.

Cependant tous les lieux inondés, les terres couvertes d'*eau*, ne produisent pas une abondante récolte ; &, dira-t-on, si l'*eau* étoit le principe de la fécondité, il semble que plus il y auroit de ce principe, plus il devroit y avoir de fécondité.

Il est très-vrai, & une constante expérience nous démontre que, partout où l'on fournit abondamment de ce principe, on occasionne d'abondantes Végétations, & l'on produit de vastes prairies jusques sur les rochers, si l'on y conduit l'*eau* & qu'on l'y entretienne. Mais il faut faire une observation : les

alimens si nécessaires à la vie & à l'accroîssement des animaux leur deviennent, par leur trop grande quantité, si nuisibles, que leur excès leur cause même la mort.

L'*eau* est l'aliment des végétaux; il est tout naturel que son excès leur soit nuisible; & pour voir comment cet excès d'*eau* peut retarder la Végétation, la suspendre & l'empêcher même entiérement, portons le flambeau de la Physique dans cet admirable & mystérieux mécanisme de la Nature.

Toutes les *eaux* évaporées & différemment analysées, laissent une portion terreuse, dépose un sédiment qui est un assemblage de petits corps insensibles d'abord, & invisibles par leur extrême délicatesse & leur grande division; mais qui, rapprochés, réunis, forment un corps à-peu-près terreux. Peut-être est-ce la terre comme *élément*; toutes les *eaux* en général en contiennent plus ou moins.

En examinant le tiſſu & la ſtructure des plantes, nous appercevons des fibres de toute eſpece, des pores de diverſes figures. L'*eau* s'inſinue naturellement dans tous ces pores, & elle y ſéjourne juſqu'à ce que la chaleur ou le vent l'ait évaporée. A meſure que cette humidité ſe diſſipe, les particules terreſtres contenues dans l'*eau*, comme plus peſantes, plus épaiſſes, s'embarraſſent dans tous ces tiſſus cellulaires, & tandis que les particules d'*eau* les plus ſubtiles & les plus déliées s'envolent & ſe diſſipent; celles qui ſont plus groſſieres s'arrêtent dans mille recoins. L'*eau* dépoſe ſon ſédiment & abandonne les petites portions plus groſſieres; ces petits corps ſe deſſéchent peu-à-peu; ils acquierent, par leur deſſéchement, par leur réunion, une certaine force, un état de ſolidité qu'ils n'avoient point dans l'*eau*, avec laquelle ils étoient ou paroiſſoient être liquides. Cette conſiſtance ne leur

vient qu'à proportion de la ficiccité qu'ils éprouvent.

L'art de faire le papier nous met sous les yeux une opération à-peu-près semblable. Entrons dans une papeterie : nous y verrons une liqueur qui, quoique blanchâtre, n'en est pas moins limpide ; elle ne contient rien dans l'état actuel, ou plutot elle ne semble contenir rien qui ait réellement la moindre réfistance ou solidité. Voyez un chassis qu'on trempe horizontalement dans cette liqueur, & qu'on en retire ensuite baigné de ce liquide ; le poids de l'*eau* en entraîne d'abord la plus grande partie ; mais elle dépose, dans l'embarras d'un grillage délié, un nombre infini de petits corps qui, privés d'*eau* qui les tenoit en un extrême division, se rapprochent, ou en acheve le desséchement ; & à mesure que l'humidité abandonne ces particules, elles prennent une consistence, elles acquierent certaines qualités, elles forment

un corps qui existe & se soutient par lui-même, & l'on voit naître enfin une feuille de papier.

Ce n'est que le desséchement qui a formé ce nouveau corps, & si l'on avoit toujours laissé les particules imprégnées ou imbues d'*eau*, elles n'auroient pu acquérir cette solidité que nous leur voyons. Admirons la même marche, mais plus délicate, dans l'habile Nature : les plantes pompent dans la fraîcheur de la nuit une abondante humidité ; elles la perdent ensuite le jour par la transpiration qu'éprouvent tous les corps, par la dilatation des pores, par cette agitation que la chaleur du Soleil donne ou accélere dans les liquides. Ce sont toujours les parties les plus déliées qui sont mises plus aisément en mouvement ; ce sont elles qui sont emportées, tandis que le sédiment s'arrête dans la plante, où, par le desséchement, toutes ses particules réunies parviennent à cette so-

lidité proportionnée & si merveilleusement combinée ; c'est ainsi que l'on voit naître une feuille d'arbre.

La nuit est destinée à la nourriture des plantes, & le jour à leur digestion : pendant la nuit, la Nature répand par tout une rosée *nourrissante*, & la chaleur du jour opere la sécrétion des alimens pris pendant la nuit ; c'est ainsi que sert à tous les végétaux cette alternative de fraîcheur & de chaleur, de jour & de nuit, d'*humectation* & de dessèchement ; c'est ainsi que l'œil même tout grossier qu'il est, croit voir grandir les plantes pendant la nuit, ou du moins s'appercevoir de leur progrès après la pluie.

Ce dessèchement alternatif est si nécessaire, que la Nature ne manque jamais de l'employer ; sans lui les plantes ne pourroient jamais acquérir cette solidité qui leur est propre : les premieres particules déposées ne pourroient assez se réunir, si elles étoient

ſans ceſſe imbues ou noyées dans de nouvelles *eaux ;* elles ne pourroient perdre que très-peu de leur fluidité apparente ; les végétaux foibles, ſouvent hydropiques & d'une couleur pâle, annonceroient que les ſucs qui les forment ne ſont pas digérés, c'eſt-à-dire qu'une humidité trop abondante, ou trop ſouvent ſurvenue, n'a pas donné le tems aux parties terreuſes de ſe dépoſer, de ſe réunir, & de s'arranger ; en un mot, cette eſpece de *ſtratification*, qui eſt peut-être le grand ſecret de la végétation, ne peut ſe faire, s'il y a trop d'humidité, & l'on conçoit aiſément, ſans entrer dans un plus grand détail, comment l'excès d'*eau* doit retarder la végétation, & ſouvent l'empêcher entierement.

Les bornes que je me ſuis preſcrites, ne permettent pas de développer ici toutes mes idées, ni de prouver en détail que le ſédiment de

l'*eau* a les disposítions les plus propres à devenir ce à quoi le mécanisme des fibres le déterminera : c'est-à-dire, que si ses parties sont principes, elles peuvent aisément acquérir, ou plutôt former tel ou tel goût, prendre telle ou telle autre consistance, suivant leur cuisson & leur quantité, composer par les différentes combinaisons, certains sels, se colorer de telle ou telle façon, en suivant l'arrangement de leur surface. En un mot, il paroît probable que toutes ces qualités dépendent du choix des plantes.

On doit comparer ce choix à celui du crible qui reçoit dans une certaine loge de petits grains noirs, dans une autre des pierres, ici le bled le plus menu, & là le bon grain. L'entrée des pores qui fait ce choix dans les végétaux, est sans doute la premiere cause de leur différence.

Quelque système que l'on admette, il résultera toujours que la végéta-

tion ne doit ſon abondance ni à la terre, ni aux ſels, ni aux engrais prétendus, puiſqu'elle peut ſe paſſer de tous ces ſecours; mais que l'*eau* lui eſt ſi néceſſaire, qu'aucune plante ne peut naître ſans elle, qu'il ne ſe fait aucun accroiſſement que par elle, & qu'elle opere enfin toutes les productions végétales.

Il eſt vrai qu'il y a des *eaux* qui n'operent pas cette fécondité; peut-être parce que ces eaux tiennent en diſſolution certains ſels, ou que le ſédiment qu'elles contiennent eſt compoſé de parties trop dures ou trop grandes, ou enfin parce qu'elle a déjà des qualités acquiſes comme les ſels, trop difficiles à changer.

Ce n'eſt pas ſeulement pour les végétaux que l'*eau* eſt féconde; elle l'eſt encore infiniment dans le genre animal: il n'eſt rien d'auſſi prolifique que les poiſſons; il y en a dans leſquels nous rencontrons plus d'œufs

que dans dix mille animaux terreſtres. La population eſt conſtamment très-abondante dans les *eaux*, pourvu qu'elles n'aient point contracté quelques qualités étrangeres & hétérogenes.

Par-tout enfin, l'*eau* eſt le principe de la fécondité : la Géographie ne nous montre aucun pays froid, qu'elle ne nous apprenne ſa fertilité ; & dans toutes ces contrées du Nord où l'humidité peut ſéjourner, où les terres très-ſouvent couvertes de neige conſervent long-temps cette *eau* productrice, on y fait d'abondantes récoltes. Dans les lieux les plus ſauvages, la terre produit elle-même de nombreuſes forêts, & ces arbres qui naiſſent ſans culture & ſans ſoin, deviennent par le ſeul ſecours de l'*eau*, beaucoup plus gros, plus longs & mieux nourris qu'ailleurs. La fécondité ſuit l'*eau*. Mais au contraire dans les pays chauds, où le Soleil deſſeche & prive les terres

d'humidité, l'on ne rencontre que des plaines arides où rien ne végete.

Enfin, les pays froids ou chauds, les terres fortes ou légeres ne sont fertiles qu'à proportion de l'*eau* que leur surface peut retenir : l'expérience le démontre par-tout, & m'oblige à conclure que l'*eau* est la vraie menstrue des corps, & par conséquent de la fécondité.

Des Semences Vermineuses.

« TANT que nos corps subsistent » dans la plénitude de leur vie & de » leur action, le principe dominant » qui les dirige tenant toute l'enve- » loppe dans l'équilibre, en empêche » la dissolution, & contient l'action de » ces mêmes germes destructeurs. Mais » quand ce principe dominant vient à » abandonner cette enveloppe, alors » les principes secondaires n'ayant plus » de lien, se séparent naturellement » & laissent le champ ouvert à tous

» ces animalcules, ils aident même à » leur naiſſance & à leur accroiſſe- » ment, par une réaction & une cha- » leur propre à leur faire percer une » enveloppe ſéminale.

» Alors les débris du cadavre ſervent » de pâture à ces inſectes, & paſſent » en eux, comme les alimens paſſent par » la digeſtion dans tous les corps vivans; » dans les uns & dans les autres, le prin- » cipe du corps diſſous ne paſſe dans le » corps vivant pour l'animer; car je l'ai » établi, chaque être a la vie en ſoi, & » n'a beſoin que d'une cauſe extérieure » pour mettre en action & ſoutenir » ſon propre principe. «

Le corps de l'Homme eſt ſujet à l'altération & à la diſſolution, comme tous les autres mixtes; l'action de la chaleur produit ce changement dans la maniere d'être de tous les individus ſublunaires, parce que leur maſſe étant un compoſé de parties plus groſſieres, moins pures, moins liées, & plus

hétérogenes entre elles, que celles des êtres ou des Planettes, elle eſt plus ſuſceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération eſt dans ſon progrès une vraie corruption, qui ſe fait ſucceſſivement, & qui, par degrés, diſpoſe à une nouvelle maniere d'être; car l'harmonie de l'univers conſiſte dans une diverſe & graduée information de la matiere qui le conſtitue.

L'unité d'action dans les Principes.

« IL eſt évident que dans les actes » les plus cachés des êtres corporels, » tels que la formation, la naiſſance, » l'accroiſſement, & la diſſolution, les » principes ne ſe mélangent point, & » ne ſe confondent jamais avec les » principes.

» Les alimens ne ſont que des moyens » de réaction propres à garantir les » corps vivans de l'excès de réac- » tion ignée, quidévore & diſſout ſuc-

» ceſſivement ces êtres alimentaires,
» comme elle diſſoudroit, ſans eux,
» le corps vivant lui-même. Ainſi,
» ils ne ſont pas, comme le croient
» les Obſervateurs, & la multitude
» après eux, des matériaux, dont
» l'être qui ſe forme doive être com-
» poſé, puiſque cet être a tout en
» lui avec la vie, que les êtres ali-
» mentaires étant diſſouts, n'ont plus
» rien, & que ce qui pourroit leur
» reſter ſe perd continuellement à me-
» ſure que les principes particuliers
» ſe ſéparent de leur enveloppe, &
» vont ſe réunir à leur ſource origi-
» nelle; ainſi, cette mutation appa-
» rente des formes ne doit plus ſé-
» duire, juſqu'à nous faire croire que
» les mêmes principes recommencent
» une nouvelle vie; mais nous reſte-
» rons perſuadés que les nouvelles
» formes que nous voyons ſans ceſſe
» naître & ſe reproduire à nos yeux,
» ne ſont que les effets, les réſultats

» & les fruits des nouveaux principes
» qui n'avoient point encore agi, &
» nous aurons sûrement de l'Auteur
» des choses, l'idée qui lui convient,
» lorsque nous dirons que tout étant
» simple, tout étant neuf dans tous
» ses ouvrages, tout doit y paroître
» pour la premiere fois. «

Tout a été formé lors de la création, & il n'y a pas plus de matiere qu'il y en avoit dès le commencement du monde. Tout retourne à son principe, chaque individu est en puissance dans le monde matériel, avant que de paroître au jour sous la forme individuelle, & retournera dans son tems à son rang, & au même point d'où il est sorti.

L'Homme a besoin de nourriture, & rien ne le peut nourrir que ce qui a quelque esprit de vie ; ainsi les racines, les plantes, les légumes, les graines, les chairs, servent à la nourriture de l'Homme ; le tout se

fait par le moyen des corpuſcules de vie qui paſſent d'un compoſé à l'autre.

Cette nourriture eſt néceſſaire pour augmenter la ſubſtance d'un enfant qui vient de naître ; & pour cet effet, il faut employer un nouveau compoſé qui lui ſerve d'aliment, qui doit périr & être détruit pour nourrir celui qui vient d'être fait ; ainſi le lait eſt un compoſé rendu propre à nourrir cet enfant, ce qui démontre la circulation des compoſés qui changent les uns dans les autres, pendant que les premiers élémens demeurent toujours les mêmes dans un ſi grand nombre de changemens.

La Nature n'eſt donc qu'une circulation univerſelle, non par de nouveaux principes qui n'ont point agi, (comme dit l'Auteur,) mais par la conſervation des individus, qui conſiſte dans l'union étroite de la forme & de la matiere ; le nœud, le lien qui forme cette union conſiſte dans celle du feu inné, avec

l'humide radical ; cet humide radical eſt la portion la plus pure & la plus digérée de la matiere.

Les anciens Philoſophes, par leur intelligence, avoient pénétré dans les plus ſecrets reſſorts ſpirituels de cette même Nature, découvert & trouvé les influences céleſtes & ſurcéleſtes, que le Très-Haut avoit infus en tous ſes ouvrages, dès le commencement du monde. Ils avoient penſé que non-ſeulement le principe ſpirituel de vie eſt dans la nature de chaque être, pour ſon exiſtence, & ſa conſervation, mais encore pour ſa réparation, & ſuivant l'axiôme des Sages :

Nature contient Nature ; Nature s'éjouit en Nature ; Nature ſurmonte Nature ; nulle Nature n'eſt amandée, ſinon en ſa propre Nature.

Paroles fort courtes, qui devroient être gravées ſur le marbre ou ſur le bronze en caracteres d'or.

Chaque individu porte avec ſoi-

même, sa vie & sa mort, comme la santé & la maladie, & chaque chose est rendue saine ou malade, par cela même qui est de l'espece & propriété de son semblable.

En voici un exemple tiré de l'Homme; il est extrait, quant à son être extérieur, du limbe de la terre la plus subtile, & est un extrait de toutes les créatures terrestres, à cause de quoi il est nommé *Microcosme* ou *petit Monde*.

Or ce que l'Homme mange & boit, prend sa forme de la terre en plus grande partie: les fruits qu'elle engendre, produit & fournit pour sa nourriture, sont les principaux moyens de maladie ou de santé; plus sont nobles les fruits ou créatures de la terre, dont l'Homme prend sa nutrition, plus il en est sain; au contraire, plus les alimens, dont il se nourrit, sont ignobles, & de mauvaise qualité, plus aussi il est infirme &

malade ; les premiers se rapportent à la santé, & à la vie du corps, & les seconds, à son indisposition & à sa mort.

Système des Développemens.

« Je n'ai plus qu'une légere remar-
» que à faire aux observations de la
» Nature sur un mot qu'ils emploient
» en traitant des corps. Ils en annon-
» cent la naissance & l'accroissement,
» sous le nom de *développement ;* nous
» ne pouvons leur passer cette ex-
» pression, parce que s'il étoit vrai
» que les corps ne fissent que se dé-
» vélopper, il faudroit qu'ils fussent
» entiers dans leurs germes, ou dans
» leurs principes, ils en feroient dis-
» paroître leur qualité primitive d'être
» simple ; alors ils ne seroient plus
» indivisibles, ni par conséquent re-
» vetus de l'immortalité ; ou il fau-
» droit, pour la conserver aux prin-
» cipes, la conserver aussi aux êtres
» corporels

» corporels qui y seroient renfermés ; » ce seroit accorder ce que nous avons » nié jusqu'à présent, & contredire » grossiérement ce que nous avons » établi ».

L'Auteur se sert du mot d'*enveloppe* (dans l'Article des Semences Vermineuses), & contredit ceux qui annoncent la naissance par le nom de *developement*, & sur cela il forme un autre système sur la nature des êtres : faudroit-il changer le terme par le mot de *dilatation ?* cela seroit à son gré peut-être plus analogue.

J'ai dit ci-devant, tant dans l'Article de la Végétation, que dans une autre part, que tout retournoit à son principe, & que chaque individu étoit en puissance dans le monde matériel avant que de paroître au jour sous sa forme individuelle.

Voici comme je le ferai entendre, soit par dilatation, ou dévelopement & d'une autre maniere.

Je mets un grain quelconque (soit de bled ou autre semence), dans la terre ; il se pourrit , & se dissout par un dissolvant qui contient un esprit dont les atomes sont de même nature en partie que ceux de la semence , ou du moins sont-ils assez subtils pour pénetrer les vuides de l'écorce du grain , & du sperme , qui enferment l'esprit séminal , qui par ces ouvertures , trouvant son envelope dilatée , se dégage de la cloture (ou de l'envelope) , où il étoit enfermé ; les corpuscules originaux commencent à se pousser les uns les autres , l'ayant été eux-mêmes par l'esprit dissolvant qui a commencé le jeu , & qui régit son mouvement par d'autres ; car tout ce qui meut est mu par un autre , & ainsi successivement les parties du monde , les particules & corpuscules se poussent & repoussent mutuellement , c'est-à-dire par l'action & réaction ; ce mouvement ayant commencé avec le monde , du-

rera jusqu'à la fin, lorsque Dieu fixera toutes choses, & arrêtera toutes les générations.

Les esprits séminaux étant donc ainsi dégagés & mis en liberté, montent en haut, & forment une tige & un tuyau fort délicat.

Les esprits émissaires de la Nature supérieure font & entretiennent toute communication avec la Nature inférieure ; les uns s'en vont, quand les autres viennent ; ceux-ci retournent à leur source, quand ceux-la en descendent ; & par ce flux & reflux continuel, la Nature se renouvelle & s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure, à l'aide desquelles ce Messager des Dieux rendoit de si fréquentes visites aux habitans du Ciel & de la Terre. Raison pour laquelle les anciens Philosophes avoient ce Dieu en vénération très-mystérieuse, & lui rendoient plus d'honneurs qu'à tous les autres Dieux. La raison de cette prédilection

étoit prise dans l'opinion qu'ils avoient que ce Mercure leur apportoit tous les biens du ciel, avec lequel il entretenoit leur commerce & leur union, qu'il présidoit à leur conservation, qu'il étoit l'inventeur de tous les arts, & des sciences utiles à leur Patrie & à leur vie, dont il leur procuroit tous les moyens; ce qui avoit aussi allusion au Mercure philosophique & à la Médecine universelle dont ils étoient possesseurs dans le sens hermétique, & sous le sceau d'Harpocrate: ils en faisoient un acte de Religion, la cachoient sous des mysteres sacrés (voilà la vraie Maçonnerie dont je parlerai plus bas très-légerement), & pour qu'elle ne fût pas entendue par le commun du peuple, ils se servoient de fables, énigmes, hyégrogliphes ou paraboles, qu'ils se sont plus étudiés à obscurcir qu'à développer; aussi recommandent-ils sans cesse de ne pas les prendre à la lettre; d'étudier les

loix de la Nature, de comparer les opérations dont ils parlent avec les siennes, de n'admettre que celles que l'Auteur y trouvera conformes.

Car l'ame de l'Homme est dans son esprit ce que l'œil est dans son corps; tous les deux voient, l'une les choses intelligibles & compréhensibles, l'autre les choses sensibles, & la raison le veut sans contradiction.

Des Causes temporelles & du Ternaire universel.

« Nous avons indiqué précédem-
» ment que les essences, ou les élé-
» mens, dont les corps sont univer-
» sellement composés, étoient au nom-
» bre de trois; c'est par le nombre de
» trois que s'est manifestée la loi qui a
» dirigé la production des élémens: il
» faut donc que ce soit aussi par le
» nombre de trois que se manifeste la
» loi qui a dirigé & qui dirige la cor-
» porisation de ces mêmes élémens.

» Je sais qu'on ne s'accordera pas » d'abord avec moi sur ce que j'ai » enseigné que les élémens n'étoient » qu'au nombre de trois, tandis qu'on » en reconnoît quatre universellement. » On aura été surpris de m'entendre » parler de la terre, de l'eau & du feu, » sans que j'aie rien dit de l'air. Je » dois donc expliquer pourquoi il » ne faut admettre en effet que trois » élémens, & pourquoi l'air n'en est » point un.

» La Nature indique qu'il n'y a que » trois dimensions dans le corps ; qu'il » n'y a que trois divisions possibles » dans tout être étendu ; qu'il n'y a » que trois figures dans la Géomé- » trie ; qu'il n'y a que trois facultés » innées dans quelqu'être que ce soit ; » qu'il n'y a que trois degrés d'expia- » tion pour l'Homme, ou trois grades » dans la vraie F. M. ; en un mot, » que sous quelque face qu'on envisa- » ge les choses créées, il est impossi-

» ble d'y trouver rien au-deſſus de » trois ».

Je ſais que le nombre de trois, dont j'ai parlé ci-devant, eſt ſacré & divin, & que c'eſt le nombre de perfection, & très-puiſſant. L'Ecriture Sainte n'eſt remplie que d'exemples ſur ce nombre. Trois Anges apparurent à Abraham; Jonas reſta trois jours dans le ventre de la Baleine; Jeſus-Chriſt fut renfermé trois jours dans le tombeau: tout n'eſt créé, n'eſt conſervé & exécuté dans ce vaſte univers, que par *poids*, *nombre* & *meſure*; le Phiſicien ne connoît que trois regnes dans la Nature; l'Arithméticien ne compte que par *livres*, *ſous* & *deniers*; le Géometre ne meſure que *longueur*, *largeur* & *profondeur*; le Mathématicien ne conſidere que *ligne*, *ſuperficie* & *corps*.

J'ai démontré auſſi que le nombre de *trois* joint à celui de *quatre*, qui eſt le nombre élémentaire, formoit

celui de *ſept* ; par conſéquent j'oſe admettre quatre élémens, comme je l'ai fait voir ci-devant, & que je crois le démontrer dans le cours de mon Ouvrage : c'eſt un quaternaire inſéparable, pour ainſi dire, avec le nombre de trois, parce que le nombre quatre eſt la racine & le commencement de tous nombres, puiſqu'additionnant 1, 2, 3, 4, cela produit le dénaire, qui eſt le nombre attribué à la Divinité ; car tous les Peuples, quand ils ont une fois ſupputé dix, recommencent par l'unité ; tous les anciens Philoſophes ont également conſidéré l'unité comme étant le principe de toutes choſes ; ils ſont unanimement d'accord, qu'à cette unité, le binaire indéfini étoit aſſujetti, comme la matiere à l'Auteur, & que de l'unité & du binaire, tous les nombres étoient engendrés ; que les points, les lignes, les ſurfaces ou figures applanies, les corps ſolides, avoient été tirés ; & que de ces

corps principaux, toutes choſes élémentaires ont pris naiſſance : il y a donc quatre élémens, & premiers fondemens des choſes dont tout eſt compoſé.

L'Ouvrier Immortel qui a tout créé, & qui conſerve tout par *poids*, *nombre* & *meſure*, a voulu que le monde élémentaire, le ſur-céleſte & l'archetipe fuſſent diſtribués en *feu*, *air*, *eau* & *terre* ; les quatre Animaux de la Viſion d'Ezéchiel nous le démontrent : le Lion déſignant l'élément du *feu* ; l'Aigle celui de l'*air* ; l'Homme l'élément de l'*eau*, & le Bœuf celui de la *terre*.

Quoique le Tout-Puiſſant ſe réjouiſſe du nombre de trois, néanmoins il ſe répand aux choſes créées par le nombre quaternaire.

Je reſpecte beaucoup le nombre ternaire, j'y ſuis même très-dévoué, ainſi qu'à la vraie F. M. ; & s'il m'étoit permis d'ouvrir aux yeux de la multitude les Archives du Monde, &

d'en dévoiler les myſteres, pour y puiſer l'inſtitution de cet art, on y verroit ſon origine, antérieure même aux ſiecles les plus reculés, comme un dépôt (pour ainſi dire), dans les décrets éternels du Souverain Architecte de l'Univers : on y verroit ſa puiſſance agir ſur le ténébreux chaos, en tirer la lumiere, diviſer les élémens, former cette immenſe quantité de ſpheres, en regler les reſſorts & le cours pour en fixer l'immuable harmonie ; de-là dans l'enfance de la Nature, paſſant à l'Homme, comme le premier apanage de ſon être, faire la gloire de Salomon, le plus ſage des Rois, des plus grands Princes de la terre, de tous les Philoſophes de l'Antiquité : le bonheur & la ſcience de tous ceux à qui il a été permis d'en ſonder la profondeur.

DE L'AIR.

» J'AI enseigné que l'air n'étoit pas » au nombre des élémens, parce qu'on » ne peut en effet regarder comme » élément particulier, ce fluide grossier » que nous respirons, qui enfle, ou » qui resserre les corps, selon qu'il est » plus ou moins chargé d'eau ou de feu.

» Il y a sans doute dans ce fluide un » principe que nous devons appeller » *air ;* mais il est incomparablement » plus actif & plus puissant, que les » élémens grossiers & terrestres dont » les corps sont composés : cet air est » une production du feu, non de ce » feu matériel que nous connoissons, » mais d'un feu qui a produit le feu, » & toutes les choses sensibles. L'air » en un mot est absolument nécessaire » pour l'entretien & la vie de tous les » corps élémentaires, il ne subsistera » pas plus long-tems qu'eux ; mais n'é- » tant point matiere comme eux, on

» ne peut le regarder comme élement, » & par conséqueut il est vrai de dire » qu'il ne peut entrer dans la composi- » tion de ces mêmes corps ».

L'Auteur dit que l'air est une production du *feu ;* & de quel feu ? du *feu* (dit-il) qui produit le *feu*, & toutes les choses sensibles ; c'est donc du premier principe dont il voudroit parler ? qu'est-ce que le premier principe ? c'est Dieu.

Les Prophêtes & les Philosophes ont comparé Dieu à un feu, qu'ils ont dit même être un feu incomparable, & dans le monde matériel, qu'il n'y a pas d'autre feu que celui du Soleil ; que tous les principes de la génération proviennent du Soleil, qui étant le premier opérateur dans les mixtes, les générations sont de différentes qualités, à proportion qu'il se trouve éloigné ou rapproché de nous.

Toute chaleur qui est partout descend du Soleil, principe universel de

la Nature, auſſi-bien dans les élémens que dans les mixtes ; car là où il y a une chaleur, un mouvement naturel, ou la vie, c'eſt-là où la Nature a caché ſon feu, comme premier principe, & premier moteur des élémens, qu'il remplit de ſon eſprit & de ſa vertu vivifiante, & verſe ſes vertus par ſes rayons dans l'eau, dans la terre, dans les trois regnes, afin de croître & de multiplier.

Le feu eſt le plus haut, le plus excellent & le plus digne des élémens ; c'eſt pourquoi Moyſe, Hermés, les Prophêtes, les Apôtres, les Evangéliſtes, & une infinité d'Hommes ſages n'ont pas ſeulement comparé Dieu même à un feu, mais l'ont dit être un feu, vû qu'il s'eſt manifeſté ſouvent en forme de feu.

Nous ſavons que l'air que nous reſpirons eſt un fluide élaſtique & grave, très digne en ſa qualité, dont nous ignorons parfaitement la figure ; quoi-

que tous les corps fluides ayent la propriété de se condenser en rond, la fluidité est démontrée par la facilité avec laquelle nous divisons ses parties. Sa gravité par le barometre, que l'on place dans le récipient de la machine pneumatique ; enfin son élasticité par les effets du fusil à vent.

C'est un élément chaud & humide, temperé par le feu, plus noble que la terre & l'eau volatil, & qui peut se fixer, il rend tous les corps pénétrables. Mais cet air est la matiere des autres : j'ai parlé, à l'Article du Quaternaire, que les élémens simples sont imperceptibles, & insensibles, j'y renyoie le Lecteur à ce sujet.

Les Egyptiens, suivant Diodore de Sicile, regardoient Vulcain comme pere de Saturne, & par conséquent le feu comme principe, qui avoit sa source dans le Ciel, & en donnerent l'empire à Jupiter (qui veut dire *feu*), qu'ils armerent d'un sceptre en forme

de foudre à trois pointes, en lui associant pour femme sa sœur Junon (qui veut dire l'*air*), qu'ils feignirent par conséquent préſider à l'air ; voilà la raiſon pourquoi les Sages de l'Antiquité n'ont pas cherché le quatrieme élément, puiſqu'ils le croyoient certain, mais un cinquieme, ou pour m'exprimer, une quinteſſence que les faux Philoſophes de nos jours cherchent avec tant d'empreſſement ; mais comme l'étude de cette Science eſt d'autant plus difficile, que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent, il eſt fort difficile d'en dévélopper le ſens, ſi un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

L'eſprit igné, principe vivifiant, donne la vie & la vigueur aux mixtes ; ce feu les conſumeroit bientôt, ſi ſon activité n'étoit modérée par l'humeur aqueuſe qui les lie ; cette humeur

circule perpétuellement dans tous, il s'en fait une révolution dans l'univers, au moyen de laquelle les uns se forment, se nourrissent, augmentent même de volume, pendant que son évaporation fait dessécher & périr les autres.

Toute la machine du Monde ne compose qu'un corps, dont toutes les parties sont liées par des milieux qui participent des extrêmes; ce lien est caché, ce nœud est secret, mais il n'est pas moins réel.

DU TONNERRE.

« QUANT au bruit qui provient » de l'explosion de la foudre, on ne » peut l'attribuer qu'au choc de la » partie saline sur les colonnes d'air, » parce que le feu par lui-même ne » peut rendre aucun bruit ; ce que » l'on voit aisément quand il agit en » liberté ; & quoique le feu soit le » principe de toute action élémentai-

» taire, cependant aucune de ces » actions ne seroit sensible dans la Na- » ture, sans le Soleil; couleur, sa- » veur, odeur, son, magnétisme, » électricité, lumiere, tout se mon- » tre & paroît par lui; c'est pour cela » que nous ne pouvons douter qu'il » ne soit aussi l'instrument du bruit » du tonnerre, d'autant que plus la » foudre est chargée de parties sali- » nes, plus ses coups & ses éclats sont » violens ».

La matiere propre du tonnerre n'est autre chose que la matiere électrique, vrai feu, répandu dans tout l'atmosphere terrestre, qui se rend sensible, lorsqu'il se joint à des matieres inflammables.

Les nuages qui portent le tonnerre sont des corps électrisables par frotement; ils reçoivent les frotemens nécessaires pour s'électriser par l'action de l'air qui les porte les uns contre les autres.

Lorsque les frotemens sont violens, le feu électrique enflamme les matieres qui lui servent d'alimens, & lorsque les matieres se joignent à des corps hétérogenes, le nuage éclate avec plus de force.

Par conséquent les particules salines sont moins les causes du tonnerre que les alimens de la matiere électrique.

Du Livre de l'Homme.

« CES avantages inexprimables » étoient attachés à la possession & à » l'intelligence d'un Livre sans prix, » qui étoient au nombre des dons que » l'homme avoit reçus avec la naissance ; quoique ce Livre ne contînt » que *dix feuillets*, il renfermoit toutes » les sciences de tout ce qui a été, » de ce qui est, & de ce qui sera ; » & le pouvoir de l'homme étoit si » étendu alors, qu'il avoit la faculté » de lire à la fois dans les dix feuillets

» du Livre, & de l'embraſſer d'un » coup-d'œil.

» Lors de ſa dégradation, le même » Livre lui eſt bien reſté, mais il a » été privé de la faculté de pouvoir » y lire auſſi facilement, & il ne peut » plus en connoître toutes les feuilles » que l'une après l'autre ».

Chacun a ſon Livre; qui le connoît eſt ſage; & l'homme éclairé par le Pere des lumieres, avec un peu de peine, peut pénétrer dans les replis les plus ſombres & les plus cachés de la Nature, compoſée de quatre élémens, de trois regnes, & de trois principes, ce qui forme le nombre de Dieu, ou celui des feuillets du Livre de cette même Nature, dont on ne peut connoître les propriétés, qu'en l'étudiant: mais auſſi Dieu eſt le maître de diſtribuer ſes dons, comme il lui plaît, & à qui il lui plaît, & peu de perſonnes en ſont la découverte, parce que les hommes ſont trop pré-

somptueux pour se dépouiller de leurs vains préjugés, & s'attacher à scruter la véritable science de la Nature ; le genre humain a cette prévention qu'il donne tête baissée, & se perd dans la dépravation & dans les choses qui lui sont contraires : l'on ne désire point, en effet, ce que l'on ne connoît pas, l'insipidité entretient l'ignorance, & cette derniere la raison négative.

Le vulgaire, endurci de ses préjugés, ne veut pas croire qu'il y a dans la Nature des moyens occultes pour remédier à ses malheurs ; un fou, dit Salomon, estime & répute fou tous les autres hommes : tel un homme yvre de qui la raison égarée n'est plus connue ; qui voit la terre, & les objets tourner, & ne trouve personne plus raisonnable que lui.

Du nouvel Empire de l'Homme.

« OR, dans l'état d'expiation que » l'Homme ſubit aujourd'hui, non- » ſeulement il eſt à portée de recou- » vrer les anciens pouvoirs dont tous » les Hommes auroient joui, ſans que » leurs ſujets fuſſent pris parmi leur » eſpece, mais il peut acquérir en- » core un autre droit dont il n'avoit » pas la connoiſſance dans ſon pre- » mier état ; c'eſt celui d'exercer une » véritable autorité ſur d'autres hom- » mes ; & voici d'où ce pouvoir eſt » provenu.

» Dans cet état de réprobation où » l'Homme eſt condamné à ramper, » & où il n'aperçoit que le voile & » l'ombre de la vraie lumiere, il » conſerve plus ou moins le ſouvenir » de ſa gloire, il nourrit plus ou » moins le deſir d'y remonter, le tout » en raiſon de l'uſage libre de ſes fa-

» cultés intellectuelles, en raison des » travaux qui lui sont préparés par la » justice, & de l'emploi qu'il doit » avoir dans l'œuvre.

» Les uns se laissent subjuguer, & » succombent aux écueils semés sans » nombre, dans ce cloaque élémen- » taire ; les autres ont le courage & » le bonheur de les éviter.

» On doit donc dire que celui qui » s'en préservera le mieux, aura le » moins laissé défigurer l'idée de son » principe, & se sera le moins éloi- » gné de son état. Or, si les autres » Hommes n'ont pas fait les mêmes » efforts, qu'ils n'aient pas les mêmes » succès, ni les mêmes dons; il est clair » que celui qui aura tous ces avanta- » ges sur eux, doit leur être supé- » rieur, & les gouverner ».

Le premier Homme formé innocent & juste ne connoissoit point de péril; l'immortalité dont il se sentoit revêtu,

le mettoit au-dessus des frayeurs de la mort, & des accidens qui peuvent la procurer.

Il se voyoit entouré des bienfaits de son Créateur: les animaux étoient ses domestiques naturels, destinés à le servir & à l'amuser. Roi de la Nature, qu'auroit-il eu à redouter des objets qui l'environnoient, & dont il disposoit en souverain? La peur & la honte n'entrerent chez lui que par sa faute.

Actuellement la plupart des Hommes se trouvent si ravalés à la condition des brutes, en n'attribuant au genre humain, qu'une ame matérielle, qui les réduit à la sordide nécessité de chercher toujours ce qui flatte leur amour-propre: qui, confondant tous les états & toutes les conditions, traitent la subordination de droit barbare, l'obéissance de foiblesse, la principauté de tyrannie; en n'établissant tous les systêmes que sur des fonde-

mens obscurs & purement imaginaires.

Mais celui qui s'appliquera avec attention à la connoissance de soi-même, verra que l'Homme naît avec toutes les plus heureuses dispositions pour les sciences; mais il faut que la sagesse les cultive & les mette en œuvre.

Cette même Bonté & cette même Puissance, en nous faisant naître avec des sens imparfaits, nous a avantagés de l'intelligence, pour développer, corriger, perfectionner nos facultés, & nous faire connoître l'origine toute céleste, de notre ame, de sa noblesse & de sa supériorité sur la matiere.

Des vrais Ennemis de l'Homme.

« ALORS je demande quelle peut » être cette erreur, si ce n'est de s'être » abusé lui-même sur le genre de » combat qu'il avoit à faire, d'avoir » eu la foiblesse de croire que ses » ennemis étoient des Hommes & » formoient

» formoient les corps politiques : » qu'ainſi c'étoit contre ces corps qu'il » devoit tourner toutes ſes forces & » toute ſa vigilance.

» On ne doit pas être ſurpris de » me voir annoncer que l'Homme ne » peut avoir les Hommes pour ſes vé- » ritables ennemis ; que par la loi de » ſa nature, il n'a vraiment rien à » craindre de leur part, &c. «

Malgré la force de la Loi de Nature, juſqu'à-préſent, j'avois ignoré que l'Homme, depuis ſa chûte, eût un plus grand ennemi à combattre que ſon ſemblable ; quel eſt l'animal le plus ennemi de l'Homme, que l'Homme même ? Tous les animaux quelconques, & de quel genre qu'on les prenne, ont preſque tous une nature différente, un inſtinct particulier.

Mais l'Homme poſſede lui ſeul tous les vices, & les vertus de tout ce qui exiſte dans la Nature : l'on n'a qu'à conſulter l'Hiſtoire générale de toutes

les nations ; vous ne verrez qu'un mélange de grandeur & de misere, d'orgueil & de bassesse, de prospérité & d'infortune, de courage & de lâcheté, un assemblage monstrueux d'opinions qui se heurtent, d'intérêts qui se croisent, des préjugés, des haines, des trahisons, des vexations, des tyrannies, des cruautés, des guerres, des procès, des meurtres, en un mot de tous les maux qu'on puisse imaginer.

Je ne vois, dans l'univers, qu'un théâtre public où tous les Acteurs se jouent mutuellement les uns les autres, où chacun se produit sous le masque du déguisement & du mensonge ; où la scène est toujours chargée d'intrigues ; où la cabale remue tous les ressorts ; où la machine est toujours prête à fondre sur ceux qui l'ont construite, & où le dénouement ne manque presque jamais d'être tragique, même pour ceux qui repré-

ſentent les premiers perſonnages ; où l'on n'a d'autre ami que ſoi-même ; d'autre fortune en vue que la ſienne propre ; d'autre mérite pour parvenir, qu'une profonde diſſimulation ; d'autre religion, bien ſouvent, que celle qui ſert à nos intérêts ; où l'on n'eſtime que les gens ſouples & profondément couverts ; où l'on ſe rit de la ſimplicité du juſte ; où l'on donne à l'indifférence & à la haine, tous les dehors de l'amitié ; où l'on ſe ſupplante avec bienſéance ; où l'on ſe trompe avec cérémonie ; où l'on ſe détruit avec reſpect, où l'on ſe trahit par compliment.

L'Homme eſt un monſtre qui dévore ſes propres adorateurs ; il étouffe ceux qu'il embraſſe ; il écarte ceux qui l'approchent ; il inſulte à ceux qui tombent ; il s'oppoſe à ceux qui ſe relevent ; il craint, il hait ceux qui proſperent.

Non ! la Nature ne voit point dans

ſon ſein de monſtre plus étrange, & plus affreux, que l'Homme vis-à-vis de ſon égal! Combien de fois l'Homme eſt perfide dans ſes careſſes! S'il ſecourt ſon ſemblable, ſon orgueil diſtribue les affronts avec les bienfaits; ſa pitié outrage l'infortuné, en lui tendant la main.

L'Homme eſt pour l'Homme le fléau le plus cruel, & le plus inévitable: le grain noircit l'horiſon, & préſage la tempête. Avant de s'abîmer, les tours s'entrouvrent. Un tonnerre ſouterrain annonce l'exploſion enflammée des volcans. La terre tremblante avertit qu'elle va s'entrouvrir; la fumée ondoyante décele l'incendie. Mais la foudre qui part des mains de l'Homme, ne brille, ne tonne, qu'à l'inſtant où elle écraſe. Il cache de plus en plus ſon poignard ſous le manteau de l'amitié, juſqu'à ce qu'il l'ait appuyé ſur le cœur de ſa victime.

Du Pouvoir humain.

« On voit auſſi quels avantages in-
» finis réſulteroit pour le Juge, qui
» auroit obtenu d'être vraiment l'or-
» gane de cette cauſe intelligente,
» temporelle & univerſelle; il trou-
» veroit dans elle une lumiere ſûre qui
» lui feroit diſcerner ſans erreur l'inno-
» cent d'avec le coupable.

» C'eſt donc pour cela, qu'aux yeux
» du Juge même, le plus important
» de ſes devoirs eſt de chercher à dé-
» mêler la vérité, dans la dépoſition
» des témoins; or comment pourra-
» t-il y réuſſir ſans le ſecours de cette
» lumiere que je lui indique, comme
» ſon ſeul guide en qualité d'Homme,
» & comme devant l'accompagner à
» tous les inſtans ».

Les Hommes ſont ce qu'on les fait par l'éducation, & ils ſeroient infailliblement meilleurs, s'ils étoient plus inſtruits: le moyen de les rendre

juſtes, ſeroit de leur donner des idées de juſtice ; la Juriſprudence deviendroit inutile. De toutes les ſciences, il n'en eſt preſque pas de plus néceſſaire, ni de plus négligée, & tous les abus naiſſent preſque toujours de l'ignorance ; moins il y aura des ignorans, moins il y aura des dupes.

Depuis l'établiſſement de propriété, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la maniere de l'appliquer ; chaque Nation a eu ſes loix particulieres ; chaque pays ſes coutumes ; chaque Légiſlateur, chaque Juriſconſulte ſes opinions différentes ; d'où ſont réſultées les fraudes, les injuſtices, les haines, les animoſités, les déſordres, le dédale de la chicane ; la fortune des uns ſur la ruine des autres, en un mot, une grande partie des maux que l'on connoît, dans le détail deſquels il eſt inutile d'entrer.

Il faudroit, pour bien faire (ſui-

vant le sentiment de l'Auteur) se servir des Esséniens en qualité des Juges, qui disoient être en commerce avec les Anges; ils croyoient avoir des visions prophétiques, en apprenant par leur moyen la science de Dieu & de la Nature, & posséder seuls les secrets d'une Théologie mystique, qu'ils ne divulguoient pas plus que leurs mysteres; ils se vantoient de leurs connoissances en Chymie, & en Médecine; qu'ils prétendoient acquérir en méditant cette même Nature dans laquelle ils trouvoient une foule d'allégories.

Les Bonzes de la Secte de Laokium en Chine, s'occupoient aussi aux Sciences occultes, & sur-tout dans la recherche du breuvage de l'Immortalité; c'est l'effusion des eaux de la fontaine Siloé, dont les Juifs attribuent l'institution à la loi orale donnée à Moyse, sur le mont Sinaï; Loi que ce Législateur (disent-ils) a défendu

d'écrire, & qu'il n'a confiée qu'à une tradition secrette.

Du droit des Souverains & de la guérison des Maladies.

« POUR augmenter l'idée que les » Souverains en doivent prendre, mon- » trons-leur à-présent que ce même » principe dont ils devroient attendre » tant de secours, pourroit aussi leur » communiquer ce don puissant que » j'ai placé précédemment au nombre » de leurs privileges, celui de guérir » les maladies.

» C'est pour cela que la Médecine » se doit réduire à cette regle simple » & unique, par conséquent univer- » selle, *rassembler ce qui est divisé, & » diviser ce qui est rassemblé, &c.* »

Long-tems avant Hyppocrate, les Prêtres & les Rois étoient dépositaires du secret de la Médecine universelle, comme je l'ai fait voir auparavant, mais le mauvais principe ayant

dominé depuis long-tems, le genre humain a changé de face : maintenant les Souverains me paroîtroient bien exposés, s'ils avoient le privilege de guérir les maladies, suivant l'idée de l'Auteur ; comme il y a plus de Sujets que de Souverains, ils ne seroient, par conséquent occupés que de la guérison de leurs Sujets, & seroient forcés d'abandonner le gouvernement du Royaume aux Médecins, pour ne s'occuper que des choses étrangeres à leur Etat.

La jalousie leur susciteroit des ennemis sans nombre : toujours chancelans sur le trône, la crainte seroit à tout moment autour du Monarque, ils ne pourroient faire un pas avec confiance ; au contraire, il seroit à souhaiter que partie de la Nation fût à même de leur procurer la santé dans le besoin, & qu'ils fussent sans relâche gravés dans le cœur de leurs Sujets ; au moindre dérangement, tous

s'empreſſeroient à leur porter le remede ; ce ſeroit la plus grande ſatisfaction qu'un bon Citoyen devroit en attendre ; la ſeule réuſſite feroit ſa gloire.

Hyppocrate refuſa la récompenſe d'un grand Peuple, qui en avoit reçu du ſoulagement, en diſant qu'il falloit qu'un art libre, comme le ſien, fût exercé libéralement, ajoutant que ceux qui le pratiquent avec intérêt réduiſent à l'eſclavage les plus nobles ſciences.

On ne doit envier, d'un rang élevé, que l'avantage de faire des heureux, & ſi la raiſon fait l'homme, le ſentiment doit le conduire.

Il paroît que l'Auteur a mal interprêté ces paroles ſur la Médecine univerſelle dont il veut parler, en diſant *de raſſembler ce qui eſt diviſé, & de diviſer ce qui eſt raſſemblé*, qu'il ne trouvera jamais de même, dans aucun Auteur Philoſophe ; il auroit mieux

dit *diviſer ce qui eſt raſſemblé, & raſſembler ce qui eſt diviſé;* parce que, ſuivant l'axiome des Sages, dont j'ai déjà parlé, il faut diviſer les élémens (philoſophiquement parlant) les purifier, & les réunir enſuite, pour en former une quinteſſence qui renferme les quatre Elémens, les trois Regnes, & les trois Principes: ce qui conſtitue le nombre demandé.

Hermès l'enſeigne lui-même, lorſqu'il dit que c'eſt une ſeule choſe, une ſeule ſubſtance, une Nature; voici comme il s'explique:

» Commence au nom de Dieu, & » connois la nature de notre méde- » cine, car elle procede de la racine » de ſa matiere, parce qu'elle eſt de » cette racine, & dans cette racine, » & rien n'entre en elle, qui n'ait » procédé d'elle, & qui n'en ſoit ſor- » ti ».

En effet, rien ne convient à une choſe que ce qui eſt plus proche de

sa nature, parce que chaque chose aime son semblable.

Elle ressemble à un arbre duquel les rameaux, les feuilles, les fleurs, & les fruits, sont de lui, en lui, avec lui & par lui.

Tous les Auteurs s'accordent à dire que dans le *mercure est tout ce que cherchent les Philosophes*, mais non dans le mercure vulgaire.

Le Cosmopolite appuie cette vérité, en disant que d'un il s'en fait deux, & de deux un, & rien de plus, à quoi se terminent toutes les opérations philosophiques.

Un Tailleur fera un habit avec un seul drap, il divisera le drap, & le réunira ensuite, tant pour en faire le corps, que les manches, qui ont différens noms, mais le tout est sorti d'un seul drap, quoique les noms des pieces soient différens; c'est la même chose dans la Médecine dont veut parler l'Auteur; *il faut donc diviser ce qui*

eſt raſſemblé, & raſſembler ce qui eſt diviſé.

Pour pouvoir diſtinguer les branches, il faut connoître le tronc, & étudier la Nature, la ſuivre de près, pour pouvoir l'imiter; il faut connoître cet eſprit de Dieu qui étoit porté ſur les eaux lors de la création; c'eſt le Verbe incarné, c'eſt Adam & Eve dans le Paradis terreſtre, qu'il faut unir, pour en avoir un fils digne du pere, & de la mere, dans l'état de pureté.

(Par l'union d'Adam & Eve, il paroîtroit que le ſentiment de l'Auteur ſeroit conforme à ce que je dis; il faut remarquer qu'Eve a été formée d'Adam.)

C'eſt l'habitacle de tous les tréſors celeſtes; le labyrinthe à ſept portes; l'hydre à ſept têtes; le chandelier à ſept branches; le Ciel à ſept Planettes; la fontaine de ſept métaux; l'Héter de ſept dons de ſageſſe & de lumiere;

le globe de sept esprits influans vie ; le foyer de sept illuminations ; la lanterne magique de sept opérations naturelles ; la boëte de sept phioles aurifiques de parfums odoriférans & salutaires ; le Livre de vie dont parle l'Auteur, fermé de sept sceaux ; le fruit de vie, ou la vie active vivifiant tout individu, parce qu'il est le fondement universel ; c'est l'arbre de vie, au milieu du Paradis terrestre, qui donne des feuilles & des fruits pour la santé des Nations ; car suivant Salomon, dans sa Sagesse, ch. 1, v. 7, 13 & 14. Dieu a rendu tous les Hommes capables de se procurer la santé, par la Médecine, que, de l'expression de l'Ecclésiastique, ch. 28, v. 4, il a mise sur la terre, que l'Homme sage ne mépriſera pas, pour la conservation & prolongation de ses jours. Dans le chapitre premier, v. 6, qu'il y a bien peu d'élus qui aient la révélation de la racine de la sagesse ; heureux ce-

lui qui la trouve, ajoute Salomon, en ſes Proverbes, ch. 3, v. 2, 8, 12, &c.; car elle eſt ſa propre vie, & la ſanté de toute chair; au chap. 7, v. 8, &c. que c'eſt un tréſor infini ſans prix.

Le nombre ſepténaire eſt ſi myſtérieux chez les Philoſophes, ainſi que le nombre de trois, qu'ils ne l'ont jamais confié que ſous le ſecret d'Harpocrate.

Il eſt compoſé du nombre trois qui eſt ſacré & divin, & de quatre qui eſt le nombre élémentaire; c'eſt pourquoi le nombre ſept eſt conſacré dans les Livres ſaints, par un grand nombre d'événemens & de circonſtances myſtérieuſes.

Dieu a créé le monde en ſix jours & s'eſt repoſé le ſeptieme; non-ſeulement il eſt en honneur chez les Hébreux, par le repos du Sabat; mais toutes les ſept années ſont auſſi con-

ſacrées au repos de la terre par le nom de l'année ſabatique.

Dans le ſtyle des Prophetes, une ſemaine marque ſouvent ſept années. Jacob ſert pendant ſept ans ſon beau-pere Laban pour chacune de ſes filles; le ſonge myſtérieux de Pharaon lui repréſente ſept vaches graſſes, ſept vaches maigres; ſept épis pleins, & autant de vuides & deſſéchés, marquant les ſept années de ſtérilité.

Cette affinité de ſept nous enſeigne qu'un enfant ſepti-mêtre peut vivre, & que l'octi-mêtre ne vit pas. Auſſitôt qu'il voit le jour, la ſeptieme heure marque la longueur ou brieveté de la vie; car, étant expoſé à l'air, s'il reſpire ſans difficulté, il eſt né à vie, & non au contraire. Le ſeptieme jour expiré, il jette le ſuperflu de ſon nombril. A deux fois ſept, il dreſſe la vue à la lumiere; à trois fois ſept, il la tient droite & ferme, &

commence à tourner sa tête. A sept mois les dents lui viennent ; à deux fois sept mois, il se tient sans crainte ; à trois fois sept mois, il articule sa voix & en forme la parole. A quatre fois sept mois, il se rend ferme à marcher ; à cinq fois sept mois, il rebute le lait de sa nourrice. A sept ans, les dents lui tombent & les autres viennent, & se rend ferme à prononcer. A deux fois sept ans, le poil commence à venir, & il devient nubile. A trois fois sept ans, il croît en hauteur & force. A quatre fois sept ans, il est en quadrature parfaite. A cinq fois sept ans, il est au comble de sa force ; aux six fois sept il la conserve & le poil lui vient dans les oreilles ; & à sept fois sept ans, il est au point de prudence consommée ; &, passant ce nombre, s'il arrive jusqu'à dix fois sept, il atteint le terme le plus commun de la vie, &c.

Enfin toutes les connoissances hu-

maines jouissent aussi du nombre de sept, & en sont essentiellement composées ; sept jours dans la semaine ; sept âges du monde dans la Chronologie ; sept Planetes dans l'Astronomie ; sept parties nobles du corps humain ; sept notes dans la Musique ; sept couleurs ; sept métaux ; tout Homme un peu instruit reconnoîtra que toute connoissance, toute lumiere, toute science est émanée d'un Dieu souverainement sage, qui a voulu que tout fût exécuté dans ce vaste univers par poids, nombre & mesure.

DES TROIS ÉLÉMENS,

Trois Maladies, Maladie de la Peau.

« Ces trois especes de maladies » concernent chacune une des subs- » tances principales, dont le corps » de l'animal est composé, c'est-à- » dire le sang, l'os & la chair, trois » parties qui sont relatives à l'un des » trois élémens dont elles proviennent. » Ce sera donc par ces mêmes élé- » mens qu'elles pourront recevoir leur » guérison : ainsi la chair se guérira » par le sel, le sang par le soufre, & » les os par le mercure; le tout avec » préparation & les tempéramens con- » venables ».

L'Auteur Philosophe a pris les principes provenant des Elémens pour les Elémens mêmes. Les maladies différentes en apparence ne sont que les trois Principes sortis de l'ordre, & de

l'accord dans lesquels ils devroient être ; les principes de sel, soufre & mercure dont j'ai parlé, proviennent des quatre Elémens, comme je l'ai démontré à l'article de la progression quaternaire. Les os se rapporteroient plutôt au sel, & la chair au mercure.

Je dis donc que la Nature est une, vraie, simple, entiere en son être, que Dieu l'a faite devant tous les siecles, & lui a enclos un certain esprit universel ; ainsi d'une chose tous les êtres ont pris leur origine : conséquemment les regles fondamentales des Anciens, tirées des mouvemens naturels, tous ces mouvemens soutenus par des mécaniques, & leurs raisonnemens accompagnés d'expériences, les ont déterminés à n'adopter que trois principes, savoir sel, soufre & mercure.

S'il est donc vrai qu'il n'y ait que trois Principes qui composent tous les

ouvrages que nous voyons dans la Nature, ils doivent être le principe de la santé, de même que de la maladie, puisque la santé n'est qu'un accord de ces principes ; la maladie au contraire procede du dérangement de ces mêmes principes. Quant à ce qui concerne l'ordre, dans lequel il faut qu'ils soient, pour faire cette santé, qui n'en est qu'un juste mélange, cela se doit prendre du côté du poids, de la quantité proportionnée, de leur bonne coction, digestion, de la fixité, du resserrement, de leur volatilité, & de l'uniformité de nature, dont il faut qu'ils soient, lorsqu'ils viennent à se mêler avec les composés, ou avec les liqueurs qui se trouvent dans chaque réservoir ou miniere particuliere placée dans l'Homme, que nous devons regarder, comme un monde en mignature, qui, pour cette raison, est appellé *Microcosme*, ou *petit Monde*, qu'il est le centre où tout

aboutit, & renferme la quinteſſence de tout l'univers. Il participe aux vertus, & aux propriétés de tous les individus. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boëte de Pandore, tous les dons & les vertus des choſes ſupérieures & inférieures, comme n'ayant qu'une même ſource & une même matiere pour principe, & conſervant entr'eux une ſympatie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts communiquent à ceux qui le ſont moins, toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles.

Il eſt vrai que les regles preſcrites par les Anciens, étant remplies d'obſcurités, & les ténebres dont les traductions les ont environnées ayant jetté ceux qui les ont embraſſées avec tant de confiance, dans l'égarement, il n'eſt pas étonnant que les ayant ſuivies à la lettre, comme principes certains les malheureuſes conſéquences ſoient tombées ſur les malades: il ne

faut point s'en rapporter à la lettre, mais à l'esprit; la lettre tue, l'esprit vivifie.

Cependant toute personne qui voudra se donner la peine de suivre l'idée des Anciens, en étudiant la Nature, verra qu'il n'y a que trois principes, d'où dérivent toutes les maladies, & que ces mêmes maladies différentes en apparence, tant par le siége, la qualité des principes, le différent domicile qu'elles ont établi, soit dans l'œil, dans la rate, &c. ne sont que ces trois principes sortis de l'ordre, & de l'accord, dans lesquels ils devroient être; cela étant, ces principes ou la matiere qui les représente, doit être regardée comme la cause & la maladie tout ensemble. Ce sont ces causes qu'il faut absolument connoître, pour pouvoir les rétablir dans le mouvement & l'union qui leur est nécessaire; & comme il ne peut y avoir que trois causes essentielles, savoir sel, soufre,

& mercure, quelque part que ces trois principes soient en défaut, il ne doit par conséquent y avoir que trois maladies, savoir maladie dans le sel, maladie dans le soufre, maladie dans le mercure, & quelque mauvaise qualité qui puisse accompagner ces principes, les accidens pourront bien être différens, mais jamais la maladie ne le sera.

Du Mouvement immatériel.

« QUOIQUE dans le sensible, le » mouvement, & l'étendue soient né- » cessairement liés l'un à l'autre, cela » n'empêche pas que dans la classe » supérieure, il ne doive y avoir éter- » nellement un mouvement ou une » action, quand même rien de sen- » sible ne seroit existant, & dans ce » sens, on peut dire avec certitude, » que quoiqu'on ne puisse concevoir » d'étendue sans mouvement, il est » cependant inconteſtable, qu'on peut

» concevoir

» concevoir du mouvement sans éten-
» due, puisque le principe du mouve-
» ment, soit sensible, soit intellec-
» tuel, est hors de l'étendue ».

On peut plutôt concevoir un repos constant, dans l'étendue; mais comme l'Auteur remonte, sans doute, à la cause premiere, qui est Dieu, il est certain qu'il est hors de l'étendue, mais c'est dans l'intellectuel.

Dans le sensible, il ne peut y avoir du mouvement sans étendue: que ce soit l'effet de l'action, ou l'action même, quoiqu'inséparables, il faut nécessairement de l'étendue, soit dans l'action, ou dans l'effet; l'action n'est jamais sans mouvement, ou pour mieux dire l'action & le mouvement ne sont qu'une même chose; d'où vient qu'un être dans le repos, commence à se mouvoir, quand il commence d'agir.

Il faut distinguer trois sortes de mouvemens dans la Nature, comme il y a trois manieres d'agir; le pre-

mier se fait sans sentiment, & sans raison, comme on le remarque au végétal & au minéral, & dans les Cieux. Le second se fait avec sentiment & connoissance, comme nous le voyons dans tous les animaux. Le troisieme ajoute la raison au sentiment, comme nous observons dans l'Homme, qui agit sur des idées, qui se propose une fin, qui a le discernement du bien & du mal, & qui possede avec la liberté de faire avec haine, ou de poursuivre avec amour, les différens objets qui se présentent.

De la Ligne circulaire

« EFFECTIVEMENT quelque nouveau » que cela doive paroître, je ne puis » me dispenser d'avouer que l'étendue » & la ligne circulaire, ne sont qu'une » même chose, c'est-à-dire qu'il » n'y a d'étendue que par la ligne » circulaire, & réciproquement qu'il » n'y a que la ligne circulaire qui soit

» corporelle & sensible, c'est-à-dire, » enfin que la Nature matérielle & » étendue ne peut être formée que » de lignes qui ne sont pas droites ; » ou ce qui est la même chose, qu'il » n'y a pas une seule ligne droite dans » la Nature.

» Je n'ai qu'un mot à dire, avant » d'en venir là, qui est que si les » Observateurs eussent examiné ceci » de plus près, ils auroient résolu » depuis long-tems une question qui » n'est pas encore decidée clairement » parmi eux, savoir si la génération » & la reproduction se font par des » œufs ou par des vers, ou animaux » spermatiques, ils auroient vu que » rien n'étant sans enveloppe, ou » toute étendue étant circulaire, tout » est ver dans la nature, parce que » tout est œuf, & réciproquement » tout est œuf, parce que tout est » ver ».

L'Auteur s'efforce de persuader qu'il

n'y a pas une ligne droite dans la Nature, parce que l'étendue, dit-il, & la ligne circulaire ſont la même choſe, & que la génération & reproduction ſe font par des œufs ou vers. Suivant le ſyſtème d'Harvey, *omnia ex ovo*. Si tout eſt circulaire dans la Nature matérielle, il doit y avoir un centre; s'il y a un centre, il doit y avoir un rayon, pour ſi petit qu'on puiſſe l'imaginer, par conſéquent une ligne droite. Il ne peut être rayon & centre tout enſemble; le rayon formant le ternaire, c'eſt-à-dire le lien du centre avec la circonférence.

Comme c'eſt ici un point de Phyſique, & que l'on peut être du ſentiment de Newton à cet égard, je me ferai une loi de ne pas m'écarter des principes d'un ſi grand Homme, qui établit trois regles générales que je vais rapporter.

PREMIERE REGLE.

« Tout corps qui n'eſt pas en mouvement, perſévere dans ſon état de repos ; & tout corps qui eſt en mouvement, continue de ſe mouvoir dans la direction, & avec le degré de vîteſſe qu'il a reçu juſqu'à ce qu'une cauſe nouvelle l'oblige à changer d'état.

SECONDE REGLE.

» Le changement qui arrive au mouvement d'un corps, eſt toujours proportionnel à la cauſe qui le produit, & il ſe fait toujours ſuivant la ligne droite ».

Il faut remarquer qu'il dit, que ce changement ſe fait ſuivant la ligne droite, parce que par la premiere regle générale, tout corps tend à conſerver la direction qu'il reçoit ; l'effet eſt proportionnel à ſa cauſe, donc ce qui eſt énoncé dans la ſeconde regle

générale, est exactement vrai, ce qui démontre les lignes droites, comme je le ferai voir plus bas.

De la Terre, & de la Pluralité des Mondes.

« C'est peut-être cette fausse combinaison qui aura conduit l'Homme » à cette autre combinaison plus fausse » encore, par laquelle il affecte de » ne se pas croire digne, de lui-» même, des regards de son Auteur; » il a cru n'écouter que l'humilité en » refusant d'admettre que cette terre » même & tout ce que l'univers con-» tient, n'étoient faits que pour lui, il » a feint de craindre de trop écouter » son orgueil, en se livrant à cette » pensée.

» Mais il n'a pas craint l'indolence » & la lâcheté qui suivent nécessai-» rement de cette feinte modestie, & » si l'Homme évite de se regarder au-» jourd'hui comme devant être le Roi

» de l'univers, c'eſt qu'il n'a pas le » courage de travailler à en recou- » vrer les titres, que les devoirs lui » en paroiſſent fatiguans, & qu'il craint » moins de renoncer à ſon état & à » tous ſes droits, que d'entreprendre » de les mettre dans leur valeur.

» Cependant s'il vouloit un inſtant » s'obſerver lui-même, il verroit bien- » tôt qu'il devroit mettre ſon humi- » lité à avouer qu'il eſt avec raiſon » au-deſſous de ſon rang, mais non » à ſe croire d'une nature à n'avoir » jamais pu l'occuper, ni à ne pou- » voir jamais y rentrer.

» Que ne puis-je montrer les rap- » ports qui ſe trouvent entre cette » terre & le corps de l'Homme, qui » eſt formé de la même ſubſtance, » puiſqu'il en eſt provenu.

» On y verroit auſſi que cette terre » lui doit être reſpectable, comme ſa » mere, & qu'étant, après la cauſe » intelligente & l'Homme, le plus

» puissant des êtres de la Nature tem-
» porelle, elle est elle-même la preuve
» qu'il n'existe pas d'autres mondes
» corporels que celui qui nous est
» visible.

» Car cette opinion de la pluralité
» des mondes est encore prise dans la
» même source de toutes les erreurs
» humaines.

» Comme si cette existence à part
» étoit compatible avec l'idée que
» nous avons de l'unité, & comme
» si, en qualité d'être intellectuel,
» dans le cas que ces mondes exis-
» tassent, l'Homme n'en auroit pas la
» connoissance ».

Quel est l'Homme qui se croira assez présomptueux, de pouvoir recouvrer son premier état ? Quoique son ame soit immortelle, elle est enveloppée d'un corps ténébreux & périssable ; quoique son esprit soit inquiet & léger, le corps terrestre est toujours infirme, ses mœurs sont différentes,

mais ſes erreurs ſont ſemblables ; toujours entreprenant, eſpérant juſqu'au dernier ſoupir ; travaillant vainement ; ſujet aux caprices de la fortune ; trouvant la fin d'une vie qu'il paſſe dans des miſeres continuelles.

J'ai démontré dans l'article de la végétation que la terre que nous habitons, n'eſt que les feces ou *caput mortuum*, qui ne peut rien d'elle-même. Cette terre n'eſt pas celle dont Dieu s'eſt ſervi pour former l'Homme. J'ai fait voir dans l'Article de la Nature de l'Homme, que Dieu compoſa ſon corps du limon extrait de la plus pure ſubſtance de tous les corps créés.

Son eſprit de ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Nature ; & lui donna une ame faite (ſi je puis me ſervir de cette expreſſion) par une eſpece d'extenſion de lui-même.

Je regarde par conſéquent la terre que nous habitons, comme une terre morte, le réceptacle de tous les

mixtes; qu'elle ne peut rien d'elle-même, comme je l'ai démontré.

Quel eſt le Juge qui decidera la queſtion du oui, ou du non, ſur la pluralité des Mondes? La terre que nous habitons ne fait aucune preuve de la fauſſeté, ou réalité de ce ſyſtême; ce que l'imagination enfante, l'imagination peut le détruire: il ſuffit d'être Homme pour ſe tromper, & ce qu'on appelle communément raiſon, n'eſt ſouvent que folie, ce qui paroît juſte & raiſonnable, n'eſt ordinairement que menſonge & illuſion; comme s'il étoit attaché à notre Nature de choiſir ce qui lui convient le moins.

L'Architecte de l'Univers, qui a bâti des globes plus vaſtes que le nôtre, auroit pu, par ſa ſeule volonté créer d'autres habitans, dans ces climats différens de la terre, où jamais mortel n'aborda: il faut avouer de bonne foi que le cercle où l'Homme voyage eſt étroit; quoique debout ſur le ſommet

de la Nature, & que ſes regards dominent ſon enceinte, il voit toujours des milliers de Cieux & de Mondes rouler ſous ſes pieds avec admiration, ſans ſavoir le nom de ces contrées, du domaine immenſe du Maître à qui tout obéit.

Quelle variété dans les ouvrages du Créateur! La raiſon eſt-elle ici ſur un trône? Regne-t-elle en ſouveraine ſur les ſens? Quand ſon flambeau s'éteint, en avons-nous un ſecond dont la lumiere nous guide? Nous ſommes ſur cette terre, comme dans un hôpital où ſont les fous de l'univers. La raiſon y eſt inſenſée, & ſouvent y joue le rôle de la folie.

Les verres d'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'exiſtence d'êtres infiniment petits, que nous n'aurions jamais ſoupçonnés, & que l'imagination ne peut ſuivre la raiſon qui les voit, & les démontre.

L'erreur ſera toujours dans le dé-

faut, & jamais dans l'excès. Quel effet peut paroître trop grand, quand on ſonge à la cauſe ?

De la Diviſion circulaire.

« IL eſt faux de dire que ce ſont » les Géometres qui l'ont diviſé en » 360 degrés, comme étant la divi- » ſion la plus commode, & celle qui » ſe prêtoit plus facilement à toutes » les opérations de calcul.

» Cette diviſion de cercle en 360 » degrés, n'eſt point du tout arbi- » traire, c'eſt la Nature même qui nous » la donne, puiſque le cercle n'eſt » compoſé que de triangles, & qu'il » y a ſix triangles équilatéranx, dans » toute l'étendue de ce même cercle.

» Qu'on ſuive donc, ſi l'on a des » yeux, l'ordre naturel de ces nom- » bres, qu'on y joigne le produit qui » eſt la circonférence ou le zéro, & » qu'on voie ſi ce ſont les hommes » qui ont établi ces diviſions.

» Faut-il exposer soi-même l'ordre » naturel de ces nombres ? Toute pro- » duction quelconque est ternaire, » *trois*, il y a six de ces productions » parfaites dans un cercle, ou six » triangles équilatéraux, *six* ; enfin la » circonférence elle-même complette » l'œuvre, & donne neuf ou *zéro*. Si » l'on veut donc réduire en chiffres » tous ces nombres, nous aurons pre- » mierement 3, secondement 6, & » enfin 0, lesquels réunis donneront » 360 ».

Les Anciens ont exprimé la Divinité par une simple figure ronde, qui est un cercle, pour signifier que la Divinité n'a ni commencement ni fin, qu'elle est un être unique & parfait, comme le cercle est l'unique figure la plus parfaite de toutes les figures géométriques.

Qui plus est, ils ont formé les lettres à cette intention. Ils ont composé des lignes droites & courbes,

afin que par la compoſition & la conjonction d'icelles, ils puiſſent former des mots, pour pouvoir par-là exprimer des myſteres, & les rendre manifeſtes à ceux qui ſont les recherches infatigables des merveilles de Dieu & de ſa nature.

Il y a un commencement de toutes choſes, & tout retourne à l'unité qui eſt dans le centre. Il n'y a rien outre cette unité, & tout ce qui exiſte deſire la même unité, à cauſe que toutes choſes ont pris leur origine de l'unité ; car, comme tous les êtres ſont étendus d'un ſeul en pluſieurs, ils ſont inclinés de retourner à l'être duquel ils ſont ſortis.

C'eſt pourquoi nous attribuons l'unité circulaire à Dieu qui, étant lui-même unique & ſans nombre, a pourtant créé des êtres innombrables, & comprend en lui toutes les lignes ; lettres, nombres, caracteres & figures qui ont leur principe & leur

ſource d'un ſeul point, qui eſt ſans nombre, comme j'ai dit ci-deſſus.

Le deſir de ſavoir eſt naturel à l'Homme ; la curioſité eſt inſéparable de ſon eſprit ; il n'eſt jamais en repos qu'il n'ait acquis une parfaite connoiſſance des choſes, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit ſavant, ce qui a formé les premiers Philoſophes qui, par leurs combinaiſons, ont inventé le calcul, ayant étudié la nature avec plus d'attention que nous ; ils en connoiſſoient toutes les propriétés, & par-là ſe ſont plus approchés des premiers principes. C'eſt donc les Géometres qui ont trouvé la propriété du nombre 360, pour former les degrés de la circonférence, & non la nature ; car ſi les hommes n'euſſent pas cherché à découvrir le calcul, nous ſerions encore dans l'ignorance. Ce n'eſt rien prouver, en diſant, qu'il eſt faux que ce ſoit l'Homme, & que c'eſt la Nature qui donne ce cal-

cul, parce que le cercle n'eſt compoſé que de triangles, & qu'il y en a ſix équilatéraux. N'eſt-ce pas le Géometre qui a trouvé de même les triangles, comme les 360 degrés?

Toute production quelconque eſt ternaire *trois*, & il y a ſix de ces productions parfaites dans un cercle, qui formeroient, ſuivant la regle même de l'Auteur, le nombre *dix-huit*, & non pas *ſix*, puiſque ſix productions de trois chacune forment *dix-huit* en nombre, ce qui prouveroit la fauſſeté de ſon calcul.

L'Auteur n'a écrit cet article ſimplement que pour démontrer qu'il étoit en état de décompoſer ce nombre, qu'il n'auroit peut-être pas trouvé lui-même, s'il n'eût exiſté avant lui.

Il eſt indubitable que les Arabes, (ſuivant ce ſyſtême) ont été les premiers qui ont trouvé, dans la Nature, la propriété du nombre 360; car les Romains, avec leurs chiffres,

différens de ceux des Arabes, n'auroient jamais pu trouver, par la même combinaison, un pareil nombre qui eût rapport à cette production si bien démontrée.

Tout Physicien doit connoître les choses par leurs causes ou principes. Il est donc certain que tout le soin d'un Physicien doit être dans la recherche des principes de la Nature, & de tout ce qui se passe dans le monde. Il ne faut pas croire ceux qui ont inventé la Géométrie plus ignorans que nous; ils étoient originaux, nous ne sommes que des copies. ou des copistes

Du Nombre quaternaire.

« VENONS actuellement aux raisons » pour lesquelles le nombre quatre » est celui de la ligne droite.

» Je dirai, avant tout, que je » n'emploie pas ici le mot de ligne » droite dans le sens qu'il a selon » le langage reçu, par lequel on

» exprime cette étendue qui paroît
» avoir à nos yeux le même aligne-
» ment ; &, en effet, ayant démon-
» tré qu'il n'y avoit point de ligne
» droite dans la Nature sensible, je
» ne pouvois adopter l'opinion vul-
» gaire à cet égard, sans tenir une
» marche contradictoire avec tout ce
» que j'ai établi. Je regarderai donc
» seulement la ligne droite comme
» principe, & comme telle étant
» distinguée de l'étendue.

» De plus, comme cette manifes-
» tation quaternaire n'a lieu que par
» l'émanation du rayon hors de son
» centre ; que ce rayon qui se pro-
» longe toujours en ligne droite est
» l'organe de l'action du principe cen-
» tral ; que la ligne courbe, au con-
» traire, ne produit rien, & qu'elle
» borne toujours l'action & la pro-
» duction de la ligne droite ou rayon,
» nous ne pouvons résister à cette
» évidence, & nous appliquons sans

» crainte le nombre quatre à la ligne » droite ou au rayon qui la repré- » sente, puisque c'est la ligne droite » ou le rayon seul qui peuvent nous » donner la connoissance de ce nom- » bre ».

Je crois avoir démontré plus haut le rapport du rayon à la ligne droite hors du centre, le rayon étant une émanation du centre. La ligne droite doit exister s'il y a une circonférence, & la circonférence ne pourroit exister s'il n'y avoit point de centre; l'un ne peut être sans l'autre.

Il n'y auroit point de rayon s'il n'y avoit point de centre, parce qu'il n'est pas possible de joindre un centre à une circonférence sans rayon. Voilà *le ternaire inséparable de toute production*, & quoique la circonférence (comme dit l'Auteur) borne le centre, elle ne peut le borner sans y avoir un diametre, pour si petit qu'on puisse l'imaginer; sans cela,

on ne pourroit pas dire qu'il y eût un centre ni circonférence : & comme un diametre, formant deux rayons, eſt une ligne droite, on ne peut que l'admettre, étant une des productions abſolues du centre à la circonférence.

La circonférence eſt compoſée de ſix triangles équilatéraux. Les triangles compoſés de lignes droites, & ces triangles diviſibles preſqu'à l'infini, ſeront toujours compoſés de lignes droites ; donc l'Auteur ſe trompe, diſant qu'il n'y a de lignes droites que dans le quaternaire.

Il forme des quarrés. On ne peut conteſter que ce ſont autant de lignes droites, que dans tous les quarrés il y a des diagonales qui forment des triangles ; donc la ligne droite exiſte, malgré le ſyſtême de l'Auteur, dans toutes les productions qui exiſtent dans la Nature.

Des Révolutions de la Nature.

« Ce qui éclairoit l'Homme là-dessus, c'est qu'en observant les quatre » régions dont nous parlons, il verroit qu'il y en a une qui dirige, » une qui reçoit, & deux qui réagissent ; de-là il verroit que les » désastres dont la terre offre universellement les vestiges, appartiennent nécessairement à l'action » de deux régions actives, opposées, » savoir, de celle où regne le feu, » & de celle où regne l'eau : alors » il n'attribueroit plus les effets dont » ses yeux sont témoins tous les jours » à l'élément seul qui paroît les produire, parce qu'il reconnoîtroit que » ces révolutions sont le résultat du » combat continuel de ces deux ennemis, dans lequel l'avantage demeure tantôt à l'un tantôt à l'autre ; mais aussi dans lequel l'un des

» deux ne peut être vainqueur, sans » que le lieu de la terre où s'est » passé le combat n'en souffre à pro- » portion, & n'en reçoive des alté- » rations & des changemens ».

L'Auteur fait voir, par les quatre régions & par l'action & réaction, qu'il admet l'air (comme élément), & le feu agissant contre l'eau & la terre, parce que le feu seul ne pourroit agir contre l'eau, sans un milieu qui est l'air, participant de l'un & de de l'autre ; donc il faut, de toute nécessité, l'admettre comme élément uni aux trois autres.

Si le feu agissoit tout seul, sans un milieu, l'action seroit trop forte, s'il n'étoit tempéré. Deux extrêmes ne pouvant s'unir que par des moyens, l'eau & l'air étant analogues avec le feu & la terre, sont les deux moyens que la Nature emploie dans l'action & réaction des individus sublunaires.

Il y a deux élémens actifs & deux passifs, qui forment le quaternaire, comme je l'ai démontré plus haut.

Des Ressources de l'Homme.

« RIEN ne paroîtra moins imaginaire que ce que j'avance, quand » on réfléchira que, même dans sa » privation, l'Homme possede encore » les facultés du desir & de la volonté ; qu'ainsi, ayant des facultés, » il lui faut des attributs pour les » manifester, puisque la cause premiere elle-même est soumise, ainsi » que ce qui tient à son essence, » à la nécessité de ne pouvoir rien » manifester sans le secours de ses » attributs.

» Mais quoique les manifestations » que l'Homme a à faire ne soient » nullement comparables à celles de » la cause premiere, on ne peut » néanmoins lui contester les facul-

» tés que nous venons de reconnoî-
» tre en lui, ainsi que le besoin
» indispensable d'attributs analogues à
» ces facultés, pour pouvoir les mettre
» en valeur; & puisque ces attributs
» sont les mêmes que ceux par lesquels
» il a prouvé autrefois sa grandeur,
» nous verrons qu'il en devoit attendre
» aujourd'hui les mêmes secours, s'il
» avoit une volonté constante d'en
» faire usage, ou qu'il leur donnât
» toute sa confiance.

Il ne suffit pas d'avoir la volonté pour faire ce que l'on veut, quoique l'Homme ait ce principe intellectuel qu'il avoit pendant sa gloire. Il n'y a que le Créateur à qui il est permis de dire, *fiat lux*, *& lux facta est*, (l'Homme ne peut être que le singe du Créateur) & qui étant infiniment libre & infiniment puissant, fait beaucoup de choses qui n'ont d'autre raison de leur existence que sa seule volonté;

&

& n'ayons pas la vanité de croire pouvoir recouvrer les premieres facultés que nous avons perdues.

Nous nous écartons de la source, nous descendons au lieu de remonter, c'est ce que nous n'appercevons pas; notre orgueil est toujours la cause de notre dérangement; c'est notre péché originel, qui ne nous quitte qu'avec la vie.

L'Homme n'envisage que le plaisir. Où il croit appercevoir son bonheur, il y trouve sa défaite, il néglige ce qu'il devroit le mieux apprendre; car celui qui veut parvenir à la félicité doit nourrir son ame par la raison, & n'avoir pas la honte de cultiver la Sagesse qui est le sanctuaire de la saine Philosophie.

Le Traité de la Langue universelle.

« ELLE donneroit la clef à tous les » calculs, la connoissance de la cons- » truction & composition des êtres,

» de même que de leur réintégration. » Elle feroit connoître les vertus du » Nord, la cause de la déviation de » la boussole, *la Terre Vierge*, objets » des Aspirans à la Philosophie Oc- » culte.

» Tout ce que je puis donc faire » pour montrer la correspondance » universelle des principes que j'ai » établis, c'est de prier mes Lecteurs » de se rappeller, de se ressouvenir » de ce livre de *dix feuilles*, donné » à l'Homme dans sa premiere ori- » gine, & qu'il a gardé de même » depuis sa seconde naissance; mais » on lui a ôté l'intelligence & la vé- » ritable clef, &c. »

On ne peut connoître la *Terre Vierge* qu'en étudiant, avec attention, le livre de *dix feuilles*, donné à l'Homme dans sa premiere origine, & qu'il a toujours gardé. C'est cette *Terre Vierge* que le Philosophe doit labourer, pour en extraire la quin-

teſſence de tout l'univers, & qui doit enfanter un fils digne de racheter ſes freres.

J'ignore ſi l'Autenr veut parler du même livre qui apprend à connoître la *Terre Vierge* ; mais c'eſt de celui dont il eſt ici queſtion, & dont j'ai parlé plus haut.

L'Homme, depuis ſa faute, (comme je l'ai fait voir auparavant) a perdu la faculté d'y étudier avec autant de facilité, & il ne peut la recouvrer qu'après un grand travail, & en rétrogradant ; & quoiqu'il ſoit à la portée de tout le monde, on ne le connoit point.

Celui qui veut ſe rendre léger à la courſe doit s'habituer à courir ; pour être bon lutteur, il faut fortifier ſes bras ; celui qui veut voir plus clair qu'un autre, doit avoir ſoin de ſes yeux ; enfin, l'Homme doit être plus ſenſible à la honte d'ignorer, qu'à la peine d'apprendre.

Des propriétés du Chiffre universel.

« Et vraiement, qui peut mieux » que ce quarré nous rappeller le » rang éminent où l'Homme fut placé » dans son origine ? Ce quarré est » seul & unique, ainsi que la racine » dont il est le produit & l'image ».

C'est ce centre, ce quarré & sa racine qu'il faut connoître, ainsi que la circonférence où se trouvent les quatre qualités également balancées en jettant ses rayons diamétralement mesurés du centre à la circonférence, qui représentent les quatre lignes égales, posées en rectangle, formant le quarré équilatéral, où l'on trouve, par conséquent, la forme probable & perceptible de la quadrature du cercle, même le mouvement perpétuel.

Mais comme peu de gens sont capables de comprendre des mysteres cachés, il n'est pas à propos de les

profaner & étaler aux yeux du vulgaire ; il eſt du devoir du Sage de les tenir ſecrets, ſans jamais les révéler indiſtinctement ; car ſi ce malheur arrivoit au monde, tout périroit, tout ſeroit confondu : & les précautions que les Philoſophes ont priſes, & ſoigneuſement apportées, pour ne confier leur ſecret qu'au ſilence d'Harpocrate, ou pour les ſubtiliſer par des hyéroglyphes, ſont une prudence très-louable, & une fidele obéiſſance aux ordres de la volonté ſuprême.

$$\frac{\sin^2 \frac{\varphi}{2}}{\sin^2 \frac{\varphi}{2}}$$

ALLÉGORIE

SUR

LA MÉDECINE

UNIVERSELLE,

Traduite sur l'Original Anglo-Saxon de la Bibliotheque du Prince Anglo-Saxon, qui n'a jamais été traduit ni copié.

ALLEGORIE
SUR
LA MEDECINE
UNIVERSELLE.

RECETTE
DE L'AMBROSIE
Servie à la Table des Dieux, aux Noces du Ciel & de la Terre;

ALLÉGORIE
Traduite sur l'Original Anglo-Saxon de la Bibliotheque du Prince Anglo-Saxon, qui n'a jamais été traduit ni copié.

JUPITER ayant dessein de marier le Ciel & la Terre, & de les rendre égaux en vertu & en dignité, de maniere que l'un devint absolument égal à l'autre, résolut de se servir d'un Dieu, afin d'opérer des choses étonnantes.

Son choix tomba sur Mercure, fils de Maya. Ce Dieu lui parut plus propre qu'aucun autre à remplir cette auguste & importante fonction, parce que ses aîles & sa légéreté lui fourniſſoient les moyens d'aller & de revenir souvent du Ciel à la Terre & de la Terre au Ciel, pour porter le meſſage des deux amans qui se chargerent de compoſer l'Ambroſie, dont les nouveaux époux vouloient régaler les Dieux inférieurs, ce mets devant leur donner l'immortalité dont ils ne jouiſſoient point encore.

Ils conduiſirent donc Mercure dans le cabinet intérieur de leurs ſecrets, & après l'avoir inſtruit de l'art cabaliſtique de la magie naturelle, ce Dieu ſubtil commença ainſi ſon opération.

Il ſe tranſporta d'abord vers ces régions où le Ciel eſt orné des conſtellations magellaniques. Après avoir traverſé la ligne de l'orient à l'occi-

dent, il parvint à un royaume situé par trente-deux degrés & demi, où il croît, entr'autres plantes curieuses, un certain arbre nommé *Trisarchos*. Ceux qui sauront la langue du grand Aristote verront bien que ce nom renferme des vertus puissantes, puisqu'il dénote trois royaumes ou trois empires.

Les Cabalistes naturels prétendent qu'il est ainsi nommé parce qu'il renferme les trois grands principes naturels, ou parce qu'il tient aux trois regnes de la Nature; enfin Mercure cherchoit un *Trisarchos*. Il en choisit un, grand, sain, de belle hauteur, c'est-à-dire, haut d'environ soixante-six pieds philosophiques, (car la hauteur ordinaire du *Trisarchos* est de soixante-douze pieds philosophiques). Quoiqu'ainsi que nous l'avons dit, cet arbre fût bien portant & très-sain, il se trouva cependant avoir un creux dans le milieu. Mercure en re-

cueillit une moëlle ſulfureuſe, de la nature & voiſine de la fontaine des jeunes colériques, & prenant ſur le champ ſon vol vers l'étoile du nord, il arriva, après quelques heures, en un lieu éloigné d'environ 1300 lieues marines de celui d'où il étoit parti; il y trouva un beau *Triſarchos*, auſſi frais que le premier; mais au lieu de recueillir la moëlle de celui-ci, ayant apperçu une inciſion que la jardiniere de ce lieu, nommée Nature, avoit faite à cet arbre, environ vingt-cinq pieds plus haut que le creux dont il avoit extrait la moëlle, il en recueillit une eau froide & de ſa nature, dont il avoit beſoin pour tempérer la chaleur exceſſive de la gomme ſulfureuſe du *Triſarchos*. Afin de ne point perdre de tems, & pour employer ces deux ſubſtances, ſœurs & homogenes, dans toute leur fraîcheur, Mercure entra dans le laboratoire de la jardiniere; & ayant emprunté un

de ſes vaſes, pour purifier, amalgamer, ſublimer & cohober philoſophiquement ces deux matieres ſortant d'une même racine, il en retira deux ſubſtances Homogenes; l'une blanche, qu'il appella la *Femme froide*, & l'autre qu'il nomma le *Serviteur rouge*.

Ces opérations avoient déjà changé la forme des deux ſubſtances, au point de les rendre méconnoiſſables. Le gros avoit été rendu ſubtil, l'épais rendu liquide, & le liquide épais, le tout d'une nature ſolide, mais infiniment moins imparfaite qu'elle l'étoit avant cette premiere & indiſpenſable opération; mais Mercure ſavoit combien il lui manquoit encore des degrés de perfection, avant de pouvoir mettre cuver la matiere qui devoit compoſer l'Ambroſie.

Ce Dieu n'étoit pas cependant peu embarraſſé. Juſqu'alors il n'avoit eu beſoin que du ſecours de Cybele & de la jardiniere. Comme elles étoient

parentes, il avoit aisément gagné leurs bonnes graces; mais bientôt il alloit avoir besoin des Dieux supérieurs, & sur-tout d'Apollon avec lequel il étoit brouillé, au point qu'il ne pouvoit souffrir sa présence, quoiqu'ils fussent proche parens; & dès qu'il voyoit ce Dieu, il se dissipoit devant lui comme de la fumée. Mercure ne doutant point que sa cousine la Femme froide, étant de même nature, ne manqueroit pas d'être effrayée à la vue d'Apollon, & fuiroit ainsi que lui, ce qui rendroit son travail vain; & sachant aussi qu'Apollon mépriseroit le Serviteur rouge, & ne daigneroit pas jetter sur lui ses regards, si, d'un côté, la Femme froide n'acquéroit point un degré de fixité capable de lui faire supporter la présence d'Apollon, & si, de l'autre côté, le Serviteur rouge n'étoit annobli & élevé à un plus haut état, il jugea qu'il n'y avoit d'autre res-

source, pour opérer ces merveilles, que de se servir d'un certain Génie, (invisible à tout autre qu'aux Dieux & aux vrais Sages,) qui tient un milieu entre le Ciel & la Terre, & communique à l'une les influences de l'autre. Ce Génie puissant, comme un autre Protée, prend toutes sortes de figures; tantôt il est feu & invisible, tantôt il est eau & ne mouille point les mains; tantôt il est poison, antidote, animal, herbe, métal. Il est le sperme général de tout être sublunaire, contient en soi toutes les semences. On ne finiroit point si on vouloit décrire toutes ses vertus; son nom est *Ramver*, & Mercure connoissant que ce Génie puissant étoit le seul duquel dépendît tout le succès de son opération, il vola d'un pôle à l'autre, & parcourut bien des méridiens sur terre & sur mer, avant de pouvoir le trouver. A la fin il le rencontra dans les plaines du

midi de l'Afrique, qui prodiguoit, à pleines cornes d'abondance, ſes dons précieux aux imbécilles Hottentots & aux avares Hollandois qui, ſans s'embarraſſer de connoître ſon eſſence, ſe contentoient de le vendre à beaux deniers comptans, après l'avoir enfermé dans des bouteilles de verre, & c'eſt ce que nous appellons le *Vin du Cap*.

Le laboratoire de Mercure avoit été établi chez la jardiniere qui demeuroit près de la forêt des *Triſarchos*, vers le tropique du nord. *Ramver* reçut Mercure amiablement, & lui promit de lui être favorable, ainſi qu'à la Femme froide & au Serviteur rouge, qui ſe trouverent être de la famille de *Ramver ;* mais telle inſtance que Mercure pût lui faire, pour l'engager à le ſuivre vers le nord, *Ramver* lui prouva, par de bonnes raiſons, qu'il lui étoit impoſſible d'y conſentir ; mais il lui promit que, dans trois

années lunaires philosophiques, il se rendroit vers le nord, sur la monture dont la tête est ornée de la double corne d'Amalthée.

Mercure fut obligé de revenir sur ses pas; & comme il falloit qu'il attendît long-tems, de peur que la Femme blanche & le Serviteur rouge ne vinssent à s'amouracher l'un de l'autre, & à se conjoindre illicitement, il enferma chacun d'eux dans les deux serpens de son caducée, & pour n'en pas manquer au besoin, & de peur qu'ils ne s'ennuyassent seuls, il donna plusieurs compagnes & compagnons, tant à la Femme blanche qu'au Serviteur rouge.

Après les trois révolutions lunaires finies, Mercure un jour, volant au-dessus de la mer, vit deux gros marsouins qui navigoient vers le midi & déjà se perdoient dans l'horison; & jettant les yeux du côté opposé, il apperçut un grouppe d'enfans aîlés qui

parfumoient l'air de leur haleine ; ils enchaînoient, avec des guirlandes de fleurs, un beau mouton que Mercure reconnut pour être la monture de *Ramver*. Mercure ne perdit pas un instant, mais il se rendit dans une plaine verdoyante vers laquelle *Ramver* dirigeoit sa course. Cybele, qui déjà lui avoit été favorable, prit les Femmes froides & les Serviteurs rouges que Mercure fit sortir de son caducée, & les mit sur sa tête, de façon qu'ils étoient comme mêlés, sans être couvers parmi les petits cheveux naissans de Cybele. Cette Déesse connoissoit bien l'amour dont *Ramver* brûloit pour elle, & que sur-tout son cousin se plaisoit à se jouer parmi ses naissans cheveux ; il n'y manqua pas en effet, & il y prit tant de plaisir qu'il en versa des larmes de joie, qui, venant à tomber sur les protégés de la Déesse, en furent blanchis, lavés, liquéfiés, subtilisés, si-

xés & annoblis à tel point, que Mercure lui même, qui s'y attendoit bien, ne put s'empêcher d'en marquer quelque surprise.

Il profita donc du secours de la Déesse, pour répéter ses opérations autant de fois que le portoient ses instructions ; & quand il vit ses enfans en état de paroître avec honneur & dignité, il se hasarda de les présenter à Apollon. Ce Dieu puissant n'eut pas plutôt jetté les yeux sur le Serviteur rouge que, prévoyant (en sa qualité de Dieu) que bientôt cet être tiré de la fange, & né dans l'abomination, non-seulement partageroit avec lui son sceptre, mais même qu'il deviendroit si puissant qu'il perfectionneroit en peu d'heures l'œuvre qu'il employoit mille ans à accomplir, il se laissa emporter d'une terrible fureur, en prenant son arc & ses flêches, toujours sures de leurs coups, il en décocha plusieurs sur son ennemi.

Aveugle Divinité, où t'emporte ta fureur ! Tu ne vois pas que, loin de donner la mort à ton rival, chacune de tes flêches lui donne une nouvelle vigueur ? Dès la troisieme, déjà comme un aigle sublime il ose te fixer ; à la septieme, il est égal à toi ? Mais quoi ! la dixieme part ! l'arc te tombe des mains, ta fureur s'appaise, tu voles dans les bras de ton rival ; que dis-je ! il est désormais ton frere, vous voilà inséparables. Il n'est plus en ton pouvoir de lui enlever la vertu que tu lui as donnée, & loin de le desirer, tu n'aspires qu'après l'heureux moment où, dégagé du reste de ses impuretés, ton frere, qui est ton fils, regnera avec gloire, & couronnera tes autres enfans.

Diane ne voyoit pas sans inquiétude la fureur du Soleil. Elle étoit déjà d'assez mauvaise humeur. Depuis plusieurs mois, sa chasse avoit été

pénible ; les frimats & les neiges avoient souvent fait perdre à ses chiens la piste des hôtes des forêts. Pour combler sa froide mélancolie, elle venoit, dans l'instant même, d'être témoin des embrassemens impudiques de Mars & de Vénus qui étoient sous les yeux même, & en compagnie de la chaste Déesse. Comme elle ne portoit sur sa tête qu'un léger croissant, sans doute ces Divinités, emportées par la véhémence de leurs desirs, avoient méconnu la pudique Diane.

La Déesse voyant encore la Femme froide que les Destins menaçoient de rendre son égale, comme le Serviteur rouge l'étoit devenu du Soleil, elle ne put résister à tant de douleur ; & oubliant sa qualité de Déesse pour se livrer à la foiblesse de son sexe, elle répandit un torrent de larmes qui bientôt inonderent l'heureuse Femme froide ; elle en augmenta encore de

froideur, mais elle y gagna en ſperme & en vertu, & ce qui ne s'étoit jamais vu, les larmes d'une *vierge* féconderent une *vierge*, ou plutôt la rendirent propre à être fécondée; c'eſt ainſi que la Femme froide devint auſſi heureuſe que le Serviteur rouge l'avoit été, ainſi que leurs compagnons & compagnes qui devinrent capables d'être mariés, & de produire le Roi & la Reine, c'eſt-à-dire, le Ciel & la Terre purifiés & mariés enſemble.

Mercure avoit trop bien réuſſi pour ne pas achever ſon ouvrage; mais comme ce qui reſtoit à faire n'étoit plus qu'un jeu d'enfans & un amuſement de femme, & qu'il étoit appellé ailleurs pour un meſſage de Jupiter, il confia le reſte de l'œuvre à ſa mere Maya qui, en filant ſa quenouille, le conduiſit à ſa perfection, en veillant ſeulement à tenir, dans une douce chaleur, la Femme froide

& le Serviteur rouge, que je nommerai dorénavant *le Roi & la Reine*, & que Mercure avoit enfermé dans un palais de criſtal.

Parlerai-je des ténebres qui couvrirent le lit nuptial du Roi & de la Reine, qui durerent une année & demie philoſophique ? de la cruauté de la Reine qui dévora ſon époux royal & frere ? des pleurs qu'elle verſa de repentir, qui furent tels qu'après un court regne dans la blancheur, elle ſe liquéfia entiérement, afin de rentrer dans le ventre du Roi qui, après huit années philoſophiques, réſuſcita glorieux, vêtu de pourpre & couronné d'or ? Tout cela n'eſt-il pas écrit dans les Faſtes des Sages ?

Au reſte, du corps du Roi Mercure compoſa *l'élixir des Sages* ; ce fut l'Ambroſie du banquet des Dieux aux fêtes du mariage du Ciel & de la Terre, qui ſe termina ſur le champ.

Jupiter fut content des travaux du fils de Maya, & pour lui en marquer sa satisfaction, il permit que Mercure multipliât par dix, & dix fois dix, & dix fois cent, & dix fois mille, l'*Elixir des Sages*, tant en vertu qu'en quantité, en faisant seulement baigner le Roi & la Reine sa femme dans le sang des Serviteurs rouges & des Femmes froides, que Mercure avoit mis en réserve dans les serpens de son caducée, & auxquels le Roi & la Reine distribuoient, pour récompense, des royaumes aussi grands que les leurs. Depuis ce tems, l'Ambrosie est le mets ordinaire de la table des Dieux, & très-rarement ils en font part à quelques Sages leurs favoris qui, les craignant, les remercient, font le bien, jouissent & se taisent.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES.

PRINCIPES & Causes de la Nature, Page 17
Du premier Principe, 19
Démonstration de la Nature inférieure dans l'Analyse de l'Univers, 25
De l'union de l'Ame avec le Corps, 31
Tableau Microcosmique, 36
*Remarques sur l'*Acidum Pingue, 45
Dissertation intéressante sur la Médecine Universelle, 51
Pensées de l'Auteur du Livre des Erreurs & de la Vérité, 61
Voie de la Réhabilitation, ibid.
La Progression quaternaire, 79
Des qualités occultes, 83
De la source universelle des Erreurs, 87
Recherches sur la Nature, 90
De la Femme & de la Végétation, 93
Végétation, 97
Des Semences Vermineuses, 136
L'unité d'action dans les Principes, 138

Syſtême des Développemens, 144
Des cauſes temporelles du Ternaire univerſel, F. M: 149
De l'Air, 155
Du Tonnerre, 160
Du Livre de l'Homme, 162
Du nouvel Empire de l'Homme, 165
Des vrais ennemis de l'Homme, 168
Du pouvoir humain, 173
Du Droit des Souverains, de la guériſon des Maladies, N. 7e. 176
Trois Elémens, trois Maladies, 187
Du Mouvement immatériel, 192
De la Ligue circulaire, 194
De la pluralité des Mondes, 198
De la diviſion circulaire, 204
Du Nombre quaternaire, 209
Des révolutions de la Nature, 213
Des reſſources de l'Homme, 215
De la Langue univerſelle, 217
Propriétés du Chiffre univerſel, 220
Recette de l'Ambroſie, traduite de l'Anglois, 225

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *le Diadême des Sages*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 3 Février 1781.

LOURDET, *Professeur Royal.*

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur *D. L****, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *le Diadême des Sages*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui sem-

blera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Aout 1777, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromesnil, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, un

dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MEAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le deuxieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre Règne le septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Régistré sur le Régistre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2278, folio 501, *conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission, & à la charge de remettre à ladite Cham-*

bre ; les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 18 Mai 1781.

LE CLERC, Syndic.

Achevé d'imprimer, pour la premiere fois, le 20 Octobre 1781.

De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de S. A. S. Mgr. le Prince DE CONTY, rue du Fouare.